

DIGITHÈQUE

Université libre de Bruxelles

Le Glaneur, 8^{ème} année, Bruxelles, Juillet 1909 – Août-Septembre 1909 (n°1-3).

En raison de son ancienneté, cette œuvre littéraire n'est vraisemblablement plus soumise à la législation belge en matière de droit d'auteur.

S'il s'avérait qu'une personne soit encore titulaire de droit sur l'œuvre, cette personne est invitée à prendre contact avec la Digithèque de façon à régulariser la situation (email : bibdir@ulb.ac.be)

Elle a été numérisée dans le cadre du Plan de préservation et d'exploitation des patrimoines (Pep's) de la Fédération Wallonie-Bruxelles, en collaboration avec le service des Archives & Bibliothèques de l'Université libre de Bruxelles et l'Action de Recherche Concertée « Presse et littérature en Belgique francophone » menée sous la direction du professeur Paul Aron. Les règles d'utilisation de la présente copie numérique de cette œuvre sont visibles sur la dernière page de ce document.

L'ensemble des documents numérisés par les Archives & Bibliothèques de l'ULB sont accessibles à partir du site <http://digitheque.ulb.ac.be/>

LITTÉRATURE

. . MUSIQUE . .

BIBLIOGRAPHIE

LE GLANEUR

REVUE MENSUELLE

. RELIGION .

. . SCIENCES . .

BEAUX - ARTS

Sommaire : Les proses liturgiques (L. Guillaume). — Jésus bon pasteur, *poésie* (Madeleine Lépine). — Il s'est trompé (Pierre l'Ermitte). — Pages oubliées : Sur la falaise (Paul Bourget). — Le roman du mois (Fr. Dufour). — Les Marianistes au Japon. — Le congrès d'éducation familiale. — La rénovation grégorienne (Boyer d'Agen). — Une colonie de vacances modèle (M. E.). — Le mois littéraire. — Sommaire des sommaires.

LES PROSES LITURGIQUES

(S U I T E .)

Voyons maintenant quelle importance présente l'étude des proses liturgiques et en général de la poésie lyrique chrétienne. Une simple comparaison avec le lyrisme grec nous la fera connaître. En effet, la lyrique grecque ressortait de l'harmonieuse association de trois éléments : la *musique*, la *poésie* et la *danse*. « La poésie a l'idée et le style ; la musique a la mélodie, la danse enfin a la beauté expressive et plastique des mouvements (1). » En Grèce, véritable patrie du lyrisme antique ou païen, la poésie lyrique était essentiellement destinée à être chantée à l'unisson, avec accompagnement modéré de la flûte ou de la cithare. Parfois la danse faisait défaut, sans que son absence cependant « parût compromettre le sort des deux autres arts (2). »

Avec l'évolution nécessaire à un art nouveau, on retrouve ces trois éléments caractéristiques dans la poésie lyrique du moyen âge, destinée, elle aussi, et presque exclusivement, à rehausser les cérémonies du culte, à animer les fêtes brillantes de la liturgie, à traduire les convictions des fidèles, dans l'ingénuité et les transports de leur foi naïve.

Les *Proses* offrent donc d'abord un intérêt *musical*. Elles nous ont conservé

ces suaves mélodies grégoriennes qui font l'honneur du moyen âge. Légées par la tradition, ou composées par les poètes eux-mêmes, à la façon de Pindare, d'Eschyle, de Sophocle et d'Euripide, qui faisaient eux-mêmes la musique de leurs chants, ces mélodies avaient, sur les mélodies grecques, dont la métrique était la base, l'immense avantage de respecter l'accentuation, tout en faisant valoir, par un relief mieux marqué, la poésie qui s'appuyait sur elles. En outre — défaut qui n'existait pas dans la poésie chrétienne syllabique — il y avait souvent dans la poésie grecque désaccord entre la phrase mélodique et la phrase poétique qui, en raison de sa forme métrique, ne comprenait pas toujours un nombre régulier de syllabes.

Qu'il nous suffise d'avoir mentionné ce point de comparaison, dont l'étude est réservée aux musicologues et aux spécialistes.

L'intérêt capital des proses est plutôt *littéraire*, puisqu'elles sont sous leur forme verbale, l'expression la plus intense de l'inspiration lyrique chrétienne chantant ses émotions, les mystères de sa foi, les héros de son culte, exhalant d'un même souffle ses prières, son admiration et son amour. A. Croiset (*op. cit.* p. 192) veut bien reconnaître que, « au moyen âge, quand la foi était plus naïve, plus incon-

(1) A. Croiset, *Poésie de Pindare*, 2^e édit., p. 64.(2) *Idem*.

séquente (?), mais plus vivante aussi, le christianisme offrait au poète une très belle matière ». Eh bien ! cette « très belle matière », à chaque page nous la rencontrons dans les proses de l'Église ; c'est elle qui en fait la vie, c'est elle qui les « informe » de ses grandes pensées, de ses images sublimes, de ses envolées lyriques, de la profondeur et de la sincérité de ses convictions.

Ces qualités, le religieux Pindare les trouvait aussi, au moins en une certaine mesure, dans ses croyances, tout imparfaites qu'elles étaient, lorsque, chanteur public, il devait faire vibrer sa lyre à l'unisson des sentiments divers qui animaient l'âme de ses auditeurs. Voilà pourquoi il est vraiment poète lyrique et de tous les anciens sans doute le plus grand.

Voilà aussi pourquoi Horace est si fort au-dessous de Pindare.

Né à une époque de civilisation raffinée, où semblent avoir disparu ces graves traditions primitives, dont avait bénéficié si abondamment le chanteur de Dirce, Horace ne croyait point. Non seulement il n'eut pas le génie de son devancier, et sa muse n'aimait point à puiser aux mêmes sources d'inspiration, mais sans foi, sans sincérité, la poésie d'Horace est presque toujours, dans les sujets religieux, d'une médiocrité rare, que n'arrivent point à voiler à l'œil exercé la magnificence des images, l'abondance des souvenirs mythologiques et la perfection d'un style bien personnel.

Aussi bien, s'il n'était le maître incontesté de la lyre romaine, et le seul vraiment digne d'être cité parmi les Latins, serait-ce avec Pindare et non point avec Horace qu'il conviendrait de mettre en comparaison les poètes lyriques chrétiens.

L'intérêt musical et littéraire n'est pas le seul que nous offrent les Proses : elles ont aussi un intérêt *historique*. En effet, dans leur forme primitive, elles se rattachent autant à la poésie dramatique qu'à la poésie lyrique. Elles sont la première

ébauche du théâtre médiéval. Le *Victimae Paschali*, d'après le texte intégral publié par Kehrein, avec son allure animée et son dialogue, est un exemple frappant de cette tendance théâtrale (1). Dans ce même ordre d'idées, il serait aussi intéressant de rapprocher les Proses liturgiques de leurs pendants populaires : le *lai*, la *cantilène* (v. g. cantilène de sainte Eulalie), en France, le *laoidh* breton et le *lied* des Allemands. Parfois même la comparaison pourrait s'étendre aux poèmes contemporains, composés en langue vulgaire, ou en latin, sur les mêmes sujets. Par exemple : la *Prose de saint Thomas de Cantorbéry* et la *Vie de saint Thomas Becket*, par Garnier de Pont-Sainte-Maxence ; la *Prose de saint Léger* et la *Vita metrica S. Leodegarii*, auteur anonyme saeculi circiter IX ; les *Proses hagiographiques* et la *Légende dorée* de J. de Voragine, etc.

Aujourd'hui nous sommes habitués à considérer le latin comme une langue morte, mais au moyen âge cette langue était encore bien vivante et participait par conséquent au mouvement qui est propre à toute langue vivante. De là pour les Proses un nouvel intérêt : l'intérêt *linguistique*. Par elles on verra comment, peu à peu, les tours de phrases ont passé de la forme synthétique à la forme analytique, comment se sont produits de nouveaux mots, comment des mots déjà existants ont logiquement évolué dans leur signification. On saisira dans ce latin, trop facilement qualifié de barbare, les procédés syntaxiques des langues modernes en voie de formation au moyen âge.

Au point de vue de l'art proprement dit, notamment de la sculpture, de la peinture sur verre ou de la peinture à fresque, les *Proses* fourniront un excellent commentaire des monuments légués à notre siècle par les artistes du moyen âge : c'est le même souffle artistique qui anime toutes les œuvres ; les unes s'éclair-

(1) Cfr. Guillaume, *Morceaux choisis*, pour 3^e et 2^e. Liv. du maître, p. 168 et sq.

cissent et s'expliquent par les autres, car c'est le même symbolisme qui, pareil à un astre éclatant, projette sa lumière sur tout le domaine de l'art.

Un dernier avantage nous reste à signaler : les poèmes liturgiques du moyen âge contiennent, comme en un bouton près d'éclorre, la fleur de la poésie française avec ses règles propres, l'élégante disposition de ses strophes si variées, la cadence de son rythme harmonieux. Entre tous les poètes liturgiques, Adam de Saint-Victor brille d'un éclat particulier, à tel point que le poète victorin, inconnu encore ou plutôt complètement oublié, il y a quelques années, nous apparaît aujourd'hui comme le contemporain en quelque sorte et le maître de ces brillants artistes de la rime et de la poésie française qui ont nom : Victor Hugo, Théodore de Banville, Théophile Gautier, Sully-Prudhomme.

Nous venons de voir que, comme la poésie lyrique grecque, les poèmes lyriques inspirés par la muse chrétienne, ont de fait deux éléments communs : la musique et la poésie. Quant au troisième, la danse, s'il a laissé quelques traces au moyen âge, il faut avouer qu'il prêtait trop facilement à de graves abus pour ne pas disparaître complètement de la liturgie catholique. Acceptée à l'origine en quelques endroits seulement, la danse est aujourd'hui remplacée par les évolutions rythmées des officiants, par le déploiement magnifique du cérémonial des églises, en un mot par la splendeur du culte, qui arrache aux incrédules eux-mêmes l'aveu de leur admiration. L. GUILLAUME.

Jésus, bon pasteur

La brebis perdue

La brebis s'est enfuie au désert ;
Soupirant, le bon Maître l'appelle ;
Les roseaux où le pluvier se perd
N'ont pas vu la brebis infidèle.

Le Jourdain qui roule des flots d'or,
L'arbrisseau désolé de la rive,
L'aigle-roi qui, vers Dieu, prend l'essor,
N'ont pas vu passer la fugitive.

Le Pasteur implore les bergers :
« Trouvez-moi l'ingrate préférée. »
— Les enfants dont les pieds sont légers,
En tous lieux ont cherché l'égarée.

Mais du loup la brebis craint la dent ;
Le chacal, quand la nuit est venue,
L'épouvante, et dans le sable ardent
Elle a vu la vipère cornue !

Dans son cœur clame le repentir ;
Elle a soif, elle a faim, elle tremble...
Oh ! rentrer pour n'en jamais sortir
Au lieu sûr où le troupeau s'assemble.

Le Pasteur la prenait dans ses bras,
Il flattait sa toison rousse et blonde ;
Les béliers, les agneaux étaient gras,
La brebis était lourde et féconde.

Humblement, se résigne à la mort,
L'égarée aux yeux pleins de tristesse ;
Elle meurt, et mérite son sort,
Elle meurt, tout espoir la délaisse !...

Mais voici le Pasteur qui l'aimait...
Viendrait-il châtier l'infidèle?...
Tendrement, sur son cœur il la met,
Et des pleurs ont mouillé sa prunelle.

Il s'enfuit, chargé de son fardeau,
Son visage est un ciel qui rayonne.
Qu'il est beau, le bon Maître ! il est beau
Comme Dieu, le père qui pardonne.

MADELEINE LÉPINE.

Il s'est trompé...

Ils sont bouchers, tous les deux...
Bouchers, face à face...
Bouchers, s'observant de trottoir à
trottoir, entre leurs respectifs gigots...
Chaque matin, les demi-bœufs, hissés
au bout des piques grasses par de vigou-
reux biceps, se dressent devant les demi-
bœufs...

Les moutons ouvrent l'œil sur les
moutons...

Les pots-au-feu matutinaux s'alignent
dans leurs papiers jaunes devant les pots-
au-feu de l'autre...

La triperie elle-même s'en mêle.
Chacun a la sienne, aussi fraîche, aussi
appétissante !

Et les ris défient les ris !

Les cervelles provoquent les cervel-
les !...

Les mous s'enflent contre les mous !...

Les têtes de veaux, impeccablement
raclées, mâchent leur persil, en échan-
geant au travers de la rue des regards
provocateurs.

Le premier boucher, français de Fran-
ce, s'appelle Achille Maronnot.

Le second boucher est né d'un juif et
d'une juive à Munich, et porte le nom
sans mystère d'Abraham Bluckmann.

* * *

Dans la boucherie, on se couche de
bonne heure.

Pourtant samedi dernier, vers 10 heu-
res du soir, la lumière était encore allu-
mée dans la chambre des époux Maron-
not.

Et même, il y avait grande discussion.

Elle, maigre, ardente, santé délabrée,
voulait absolument pavoiser.

Lui, brave homme, mais ennuyé par
le cas de conscience comme un bœuf par
une mouche, ne parle, avec des gestes
professionnels, que de le trancher... là...
tout simplement !...

— Voyons, Amélie, la question se dé-
coupe d'elle-même !.. Il faut pavoiser,
ou ne pas pavoiser... Si je pavoise, je me
mets à dos la moitié de mes clients !..

— Oh !.. la moitié !..

— Peut-être pas la moitié comme
quantité, mais la moitié comme rende-
ment... Est-ce vrai ?

Mais la femme hoche la tête, pas en-
core convaincue.

— Ah !.. tu en doutes !.. c'est facile !..
je vais chercher le livre de caisse..

— Tu ne vas pas rouvrir la boutique à
10 heures du soir et faire aboyer Turc !..

— Si !.. je veux te mettre les points
sur les i !..

Et il dégringole l'escalier en colimaçon

qui relie la boucherie à la chambre con-
jugale.

* *

Un instant après, Achille revient, le
livre de commandes sous le bras ; et, à la
lumière d'un petit Pigeon à essence, le
boucher, son gros doigt posé sur la page,
se met à faire l'irrésistible appel d'une
partie de sa clientèle anticléricale :

Les Périgodais | Un ris de veau et un
bœuf mode tous les
jours...

Les Muraud . . | 18 litres de bouillon...
C'est pas une plume,
ça !..

Les Cassemois | Trois gigots et le pot-
au feu.

Les Greluche . . | Cinq kilos de beefsteak
et autant d'escalop-
pes...

Les Charmettes | Vingt livres de rond
de gîte et deux têtes
de veau...

Les Malcuit . . | Dix livres de pointe
de culotte...

Et, à chaque client, sans triompher
d'une façon insolente, mettant au con-
traire comme de l'huile de pied-de-bœuf
dans sa voix :

— Constate toi-même, ma chère amie...
constate !..

— C'est triste tout de même !..

— Je ne te dis pas le contraire ; mais
la situation est la situation !.. Ainsi les
Kahn, nous prennent-ils tous les jours un
aloyau.. ? Et ça tient à un fil qu'ils n'ail-
lent chez leur compatriote d'en face...
Voyons... suis-je dans l'erreur ?..

— Non...

— ... Les Perrot nous achètent-ils la
moitié du gras-double... ?

— Oui.

— Alors, que veux-tu !.. il faut choisir
entre tout ça et Jeanne d'Arc...

— ! ! !

— Si tu y tiens absolument... je ferai
ce que tu me demanderas... je ne veux
pas de reproches !... je ne suis pas un
tigre !.. Mais ce trou dans la caisse !.. Et

au commencement des chaleurs !.. quand nous aurions besoin d'argent pour améliorer la glacière !

— !!!

— D'autant plus que je t'avertis... le juif d'en face nous guette !..

— Tu crois.. ?

— Si je crois !.. je l'ai tenu à l'œil toute la journée, et je n'ai pas cessé de voir son nez crochu entre les gigots... Si je mets seulement un drapeau... un seul !.. je connais le particulier... il est capable de faire une circulaire à mes clients...

— Il nous resterait encore les catholiques... les indifférents...

— 'Ta ta ta !... c'est pas un raisonnement ! Les catholiques sont de bons bougres... ils ne diront rien si je ne pavoise pas... Mais si jamais je pavoise, tous les autres hurleront...

— Alors... restons-en là !

— Oui, je crois... cela vaut mieux !.. Je te revaudrai cela, ma petite !.. Tiens... veux-tu... je te payerai, dimanche, une friture à Billancourt.. ?

Dix minutes après, le bonnet de coton jusqu'aux yeux, Achille ronflait héroïquement. Et, dans son sommeil, il vendait cent vingt kilos de gras-double aux Perrot, et dix mille têtes de veaux à la vieille Mme Charmettes, présidente du Féminisme laïque et intégral...

Amélie, de plus en plus triste, se tournait, se retournait, et, finalement, fatiguée de penser, se mit à rêver qu'elle dormait sur plusieurs paquets de drapeaux roulés...

* *

Mais, le lendemain matin, vers 5 heures, elle était réveillée en sursaut par une clameur farouche, un cri furieux jailli en trombe des profondeurs de la cage thoracique de son mari, debout, les bretelles pendantes, près de la fenêtre.

— Qu'y a-t-il.. ? demande-t-elle tout émotionnée.

— Le... le juif !!..

— Quoi.. ? quel juif.. ?

— Le nôtre... le sale juif d'en face !..

— Eh bien.. ?

— Viens voir !..

D'un bond, elle est au carreau...

Et, comble des combles !.. stupéfaction des stupéfactions !!.. le juif a pavoisé pendant la nuit... mais là... pavoisé tant qu'il a pu !.. Il y a des drapeaux de l'extrême-droite à l'extrême-gauche de la boucherie... depuis le haut jusqu'en bas... Et ce n'est pas fini !.. De robustes gailards se hâtent, avant l'arrivée des premiers clients, d'accumuler les faisceaux tricolores ; les bœufs eux-mêmes participent à l'allégresse générale et arborent de petits drapeaux piqués à profusion dans la graisse de leur colonne vertébrale...

* *

— Et alors.. ? fait le boucher en regardant sa femme.

— Et alors.. ? répète celle-ci.

Et le gros patron, secouant son front sourcilleux entre ses larges épaules, murmure dans son creux d'estomac :

— Je crois bien que... j'ai dû me tromper !..

PIERRE L'ERMITE.



Pages oubliées

Sur la falaise

Les papillons bleus, les papillons blancs,
Sur les prés mouillés et les prés tremblants
Vont battant des ailes.

C'est sous le soleil un frémissement,
Qui fait s'incliner les fleurs doucement
Sur leurs tiges frêles.

Contre les rochers, avec des sanglots,
En bas, l'océan vient briser ses flots
Brodés d'étincelles.

Là haut, sans souci des flots onduleux,
Les papillons blancs, les papillons bleus
Vont battant des ailes.

Paul BOURGET.

Le roman du mois

La route choisie,
par MARC DEBROL.

« Les routes faciles ne sont pas toujours les meilleures, celles qui mènent au vrai bonheur. » C'est sur cette conclusion que M. Debrol termine son roman, et vraiment elle a pu s'en convaincre, la jeune héroïne mise en scène : riche, jolie, choyée, elle découvre par une douloureuse et romanesque expérience qu'en cette vie le plaisir n'est point le bonheur. Elle cherche éperdûment celui-ci et le trouve dans un amour grave, profond, solide.

Ce volume n'est pas un simple conte bleu, dans lequel la vie est vue à travers un prisme illusionnant qui la défigure en voulant l'idéaliser ; c'est mieux, beaucoup mieux que cela : c'est la peinture de choses vraies, de caractères bien humains, c'est la mise en scène du monde où l'on s'amuse, d'un milieu social fait de frivolités ou de compromissions. Audessus de tout cela, l'auteur fait planer la pensée chrétienne, qui ramène aux saines conceptions du bonheur les cœurs jeunes et ardents.

Ames juives,
par STEPHEN COUBÉ.

Sous une forme romantique, M. l'abbé Coubé retrace dans cet ouvrage une importante série de scènes évangéliques : la prédication de Jésus, ses miracles, le drame sanglant de la Passion, la conversion de Saul, les premières persécutions.

Et ce n'est pas, comme on pourrait le croire, un simple exposé littéraire ; l'affabulation dramatique des événements cache fort adroitement une véritable démonstration apologétique de la religion chrétienne. L'auteur nous prouve avec une grande précision la divinité de Jésus-Christ, la certitude de ses miracles et de sa résurrection, la sublime grandeur de la présence réelle dans l'Eucharistie ; et tout cela nous est présenté en une langue vivante et colorée, d'un réalisme rendu

plus saisissant par la puissante restitution locale dont l'auteur a su les entourer. *Ames juives* aura un grand succès, tout le fait prévoir.

Provinciales,
par JEAN GIRAUDOUX.

Nous n'avons pas compris grand' chose aux allégories de l'auteur ; il a voulu, à n'en pas douter, nous dépeindre la vie de province, avec son terre-à-terre, ses cancans, ses médisances surnoises, son hypocrisie emmitouffée. L'intention est louable ; malheureusement, le style laisse à désirer sous le rapport de la clarté : il est trop alambiqué et n'obtient pas le but que s'est proposé l'écrivain. Il faudrait revoir tout cela, affiner l'expression, supprimer quelques pages inutiles, débarrasser le livre de longueurs fatigantes, condenser en un mot ces notes, qui pourraient présenter ainsi un réel intérêt.

Rosèle,
par M. D'ARVISY.

Chagrin d'enfant ! — C'est bien vite dit, quand on veut parler d'une peine sans profondeur et sans durée. Toutes les douleurs d'enfant ne sont pourtant pas ainsi superficielles et passagères. A plusieurs de ceux qui ont vieilli, ne suffit-il pas de remuer les souvenirs de leurs premières années pour raviver des plaies que l'âge n'a pas fermées encore ? Parmi les petits qui marchent à nos côtés, pensons-nous que celui-ci qui passe, plus pâle, plus silencieux, déjà songeur, porte peut-être un secret douloureux qui le mine et dont il mourra ? C'est le cas de Rosèle, dont l'histoire pourrait très exactement s'intituler : *Un drame de famille dans un cœur d'enfant*. Et rien n'est émotionnant, rien n'est poignant, comme cette lutte disproportionnée dans un être si délicat, si frêle, si innocent, encore si naïf, aux prises avec un lourd et mystérieux chagrin.... Et la mère est partie.... Et pour contribuer à rendre plus attachante, plus touchante la douce figure de Rosèle, voici la troupe joyeuse des enfants qui l'enca-

drent, voici des jeux bruyants auxquels il faut se mêler et ces réflexions enfantines, drôles, amusantes, inattendues, ces rires frais qui éclatent tout près d'un cœur qui pleure.

Le mariage de Mlle Gimel,
par RENÉ BAZIN.

Cette nouvelle, qui fournit le titre de l'ouvrage, est une histoire d'une réalité trop frappante pour qu'elle ne soit pas vécue ; la douce Evelyne nous intéresse vivement à son sort, aussi bien à l'origine de son idylle qu'au moment où elle se brise volontairement le cœur pour éviter à son fiancé une mésalliance ; et c'est avec joie que nous voyons plus loin son sacrifice récompensé par un bonheur sans mélange. M. René Bazin excelle dans le genre conte : il y fait briller à l'aise toutes les ressources d'un art aimable, toutes les délicatesses d'une poésie charmante, l'impressionnante émotion qui jaillit des âmes nobles et élevées. Comme nombre de contes de Daudet, ceux de M. Bazin sont de petits chefs-d'œuvre de littérature dont on ne saurait dire assez de bien.

Le journal d'une fille d'honneur,
par H. DE ZOBELTITZ.

La singulière odysée de la comtesse Brück nous fait connaître la vie d'une cour princière allemande, pittoresque mélange d'étiquette, de vanité, d'orgueil et de douleur. Le caractère de l'héroïne est intéressant, vigoureusement dessiné ; nous pourrions pourtant lui reprocher une compréhension erronée de l'un ou l'autre point de morale : mais n'en accusons que l'inexpérience de ses vingt ans. Cette élégante traduction d'un roman allemand sera bien accueillie des lecteurs de la « Bibliothèque pour jeunes filles » de la maison Colin.

FR. DUFOUR.

**L'œuvre pédagogique
des Marianistes français au Japon**

M. l'abbé P. Lebon vient de faire paraître, sous ce titre, la conférence qu'il avait faite, le 6 avril 1908, à la Société franco-japonaise de Paris. Il y retrace l'œuvre d'éducation entreprise au Japon par les Marianistes, leurs difficultés, leurs efforts et leurs succès croissants, depuis la fondation, en 1888, de leur première école, l'école de *l'Etoile du Matin*, qui s'ouvrit avec 8 élèves, jusqu'à la situation actuelle si florissante et si pleine d'espérances pour l'avenir. Nous sommes heureux de reproduire cette page de sa conclusion, où il annonce de nouveaux développements de l'œuvre des Marianistes :

La prospérité de leurs œuvres déjà anciennes ne peut être pour les Marianistes qu'un précieux encouragement à en entreprendre de nouvelles, dans la mesure des moyens dont ils disposent. Sous l'inspiration d'un des assistants du supérieur général des Marianistes, qui passa au Japon en 1906, l'abbé Ch. Klobb, frère du colonel Klobb, mort tragiquement au Soudan au service de la France, et qui lui-même, d'ailleurs, ne devait guère survivre aux fatigues d'un voyage au cours duquel il n'avait pas su ménager sa santé déjà ébranlée, une nouvelle fondation a été tentée, sous le vocable de *Chiza-gakko*, l'école du *Siège de la Sagesse*, à Kumamoto, la grande ville universitaire du Japon méridional, où se comptent par milliers les élèves des établissements secondaires et les étudiants des écoles supérieures. L'œuvre n'est encore qu'ébauchée, faute de ressources en hommes et en capitaux, mais déjà elle a réussi à se concilier toutes les sympathies. Chaque soir, des cours de français et d'anglais sont donnés à des élèves d'un genre à part : professeurs des écoles de la ville, magistrats, officiers, médecins, commissaires de police et même bonzes ! Le jour où l'on pourra ouvrir un lycée, les classes en seront rapidement remplies.



Enfin l'année 1907 a vu la fondation à Urakami, près Nagasaki, d'une école apostolique japonaise, dont l'idée primordiale est due également à l'abbé Ch. Klobb.

Le Congrès d'éducation familiale

Le Gouvernement Belge a invité officiellement les pays étrangers à envoyer des délégués au *Troisième Congrès international de l'Education familiale* qui aura lieu à Bruxelles en 1910. Plusieurs pays ont déjà répondu à cet appel. Dans divers pays, des comités officiels, dans d'autres pays des comités privés de propagande sont en formation. Les personnes qui voudraient prendre l'initiative de participer à la formation de ces comités, peuvent s'adresser à leurs gouvernements respectifs et recruter des adhésions et des rapports. Plus il y aura de comités de propagande, plus grand sera le succès du congrès. Ces comités doivent être formés avant le 31 juillet 1909. On peut obtenir des prospectus en s'adressant au secrétaire général, M. PIEN, 44, rue Rubens, Bruxelles, (Belgique).

La rénovation grégorienne

Le lecteur bienveillant qui va lire ces humbles notes d'art chrétien, a-t-il assisté à un radieux lever de soleil dans les ruines d'une antique abbaye ? C'était par une matinée brumeuse et froide de l'automne.

Le deuil de quelque grande chose morte était aux branches. Celles qui portaient encore à leur faite anudi un dernier lot de feuilles jaunes, comme un débris de couronne, n'indiquaient, en tremblant sous le vent qui les décimerait à leur heure, que la royauté déjà morte de la *bella stagione* dont parle Dante, qui dit plus loin, de cette fin d'empire :

Come d'autunno si levan le foglie,
L'una appresso dell'altra, infin che l'ramo
Rende alla terra tutte le sue spoglie.

Mais tout à coup, au bout de l'horizon creusé comme un tombeau dans le vide glacé de l'espace, un lampadaire inattendu s'allume, s'arrondit, s'élançe vers le ciel, dissipe les brouillards, perce la futaie noire et, de ses rayons plus dorés que l'automne, illumine et réchauffe toutes les choses de la campagne, jusqu'à ces pierres de ruines où la vieille abbaye veut vivre encore et fait chanter une troupe d'oiseaux endormis, que le chasseur a oubliés dans les lierres.

C'est à la même résurrection joyeuse que, mélancoliquement assise dans les débris séculaires de ses anciens couvents, la France catholique de nos jours assiste sans trop y croire, tant cette renaissance était inattendue pour elle. Mais voici qu'au signal jeté dans le ciel de l'Eglise par ce bel astre des *Institutions liturgiques* que son admirable auteur avait, vers le milieu de ce siècle, rappelées du royaume des morts dans le royaume des vivants, l'histoire ensevelie des premiers siècles chrétiens a reçu un rayon de cette providentielle lumière dont elle a tout à coup éclairé ses tombeaux et ses ruines. Les cloîtres abandonnés et les bibliothèques désertes ont revu le soleil et révélé leurs antiques secrets, et, autour de ce flambeau rénovateur, tout le cycle chrétien de reprendre son annuelle et solennelle évolution, vieille déjà de dix-neuf siècles. Un moine, — de la race de ceux auxquels saint Bernard adressait dix pages, quand il envoyait au roi de France dix lignes, — un simple restaurateur d'abbaye de village, Dom Prosper Guéranger écrit l'histoire et le poème de l'*Année liturgique*, et voici que le pape l'écoute, que les cardinaux l'approuvent, que les évêques cassent des crosses sur son dos et les réparent ensuite pour le bénir, que les prêtres lui battent des mains, qu'au son des cloches réveillées et jubilantes tout le peuple chrétien s'assemble, et que l'Eglise entière

réapprend sur le calendrier des premiers âges cette procession de jours, de semaines, de mois, que l'Épouse mystique et exilée [sur terre conduit autour de son divin Époux qui l'attend dans le royaume des étoiles, de l'éternelle lumière et de l'intarissable amour. Et quand cette procession incomparablement majestueuse, se renouvelant des rituels primitifs et de l'hagiographie traditionnelle, a rencontré dans ce moine moderne le restaurateur scrupuleusement érudit du cérémonial des premiers âges ; quand, depuis l'humble crucifère jusqu'au souverain portetiar, toute la hiérarchie et tout le peuple semblent sortir des Catacombes pour apporter, sans une altération de forme et sans une omission de fond, à notre siècle présent le cumulat sacré des siècles antérieurs ; là donc, en cet ensemble harmonieux et grandiose où l'Église d'aujourd'hui retrouve son même culte d'autrefois et son imposante unité des premiers âges, — pas une voix chantante n'interprétera ces silencieuses prières, pas une hymne rythmée et sonnante ne marquera le pas de ces processions et le transport de ces triomphes ?

Qu'est la forêt, sans l'oiseau ? Ou, si l'oiseau en est l'âme, pensez-vous que l'Église puisse longtemps vivre sans ses chants ? Attendez seulement que le lever de ce mélancolique et majestueux soleil d'automne réveille d'autres oiseaux, endormis depuis des siècles dans les lierres de l'abbaye en ruine. Dans celle que le génial Guéranger a fait ressusciter d'un coup de sa baguette monacale, aux bords fleuris de la riante et douce Sarthe, du même coup de cette baguette de magistral chef d'orchestre, voici revenir à la vie d'autrefois et aux primitives hymnes tout un peuple de musiciens. Ce sont aussi des moines qu'un autre moine conduit, non plus au chœur, mais dans les bibliothèques. Sur les traces marquées par l'abbé restaurateur des cérémoniaux originaires, il s'agit pour ses fils de retrouver les vieux airs dont les vieilles prières

s'accompagnèrent jadis :

— Allez ! dit simplement Dom Guéranger à ses moines.

Et, comme au temps où le grand patriarche d'Occident et le vrai civilisateur de l'Europe moderne, saint Benoît, commandait à une brigade de terrassiers en robe noire d'aller défricher et féconder l'espace de vingt royaumes, les serviteurs de cette même Règle sont allés. Un chef de file est à leur tête, portant en inconnu le nom de Dom Pothier, et sur son visage tant d'humilité que vous n'eussiez reconnu qu'au dernier de cette bande de savants leur général et leur maître à l'air réservé, à la parole rare, à l'air nul. Sous la conduite d'un si modeste guide, les pionniers partis sont déjà loin, à Saint-Gall, à Oxford, à Einsiedeln, à Montpellier, à Londres, partout où le premier codex des « Mélodies grégoriennes » a laissé traces de son passage. L'Antiphonaire de saint Grégoire-le-Grand, qui ferait loi par les textes que l'immortel centonisateur du chant liturgique assembla en un livre, des cinq premiers siècles qui avaient précédé le sien, était perdu sans espérance de retrouvaille. Mais des copies en avaient été scrupuleusement prises, plus tard, sous les yeux des papes Étienne et Paul I^{er}, pour satisfaire à la pieuse demande que Pépin le Bref avait faite à Rome, de cet Antiphonaire typique. Charlemagne aussi, se plaignant de l'altération des chants liturgiques dans ses maîtrises de Metz et de Soissons, avait envoyé ses chantres chercher le texte original à Rome, en leur disant : « Quel est le plus pur, de la » source vive ou des ruisseaux qui en » découlent ? — La source ! répondirent-ils. — Retournez donc à la source de » saint Grégoire ; car il est manifeste que » vous avez corrompu la cantilène de » l'Église. » D'autres copies, dans la suite des âges, avaient été livrées par les papes aux maîtrises des villes et aux chœurs des abbayes qui les avaient implorées. C'étaient ces multiples copies, dont il fallait déchiffrer les signes neumatiques

et énigmatiques, et en fixer la notation qu'ils signifiaient par point et par virgules, en confrontant cette notation, antérieure au ^{xiii}^e siècle, avec celle que Guy d'Arezzo transcrivit plus tard sur des portées et en caractères modernes.

Vingt ans sont passés avec la rapidité d'un jour sur ces déchiffrements des neumes et sur cette reconstitution du texte intégral de saint Grégoire. Pour servir de preuve fondamentale et péremptoire à la fidélité des mélodies transcrites, Dom Pothier et ses confrères ont photographié jusqu'à deux cents copies de manuscrits divers qui reproduisent sans une variante le texte de l'Antiphonaire primitif. La version authentique des mélodies grégoriennes était donc retrouvée, et les pionniers de la phonétique liturgique pouvaient retourner à Solesmes, certains d'avoir rendu au monde catholique l'expression originaire de ses chants primitifs, et à l'art lui-même les trésors les plus rares d'une musique inspirée par les anges, à la source de laquelle les plus grands maîtres puiseraient leurs phrases les plus pures. A la reconstitution de ces anciens textes s'ajouta, par les soins du même Dom Pothier, l'interprétation de cette musique religieuse qui, selon la tradition, devait être *récitée* comme une prière, à la différence de la musique profane qui se *déclame* comme un opéra.

BOYER D'AGEN.

Une colonie de vacances modèle

Les exigences du règlement de la villa Béthanie

Les remarques qui suivent m'ont été suggérées par certaines dispositions du règlement en vigueur à la villa Béthanie. Ces dispositions me paraissent excellentes. Aussi voudrais-je, tout en justifiant ma façon de voir, tenter de les faire connaître davantage. Je me sens d'ailleurs

très à l'aise, puisque le mérite de leur invention ne me revient en rien et que je me contente ou presque d'interpréter la pensée des dirigeants de la colonie si florissante installée à Montsourt.

Aussi bien les résultats garantissent-ils la valeur de leur méthode d'éducation.

On tient beaucoup, à la villa Béthanie, et avec juste raison, à l'observation par les jeunes colons d'une discipline rigoureuse. On leur demande une stricte obéissance aux ordres qui leur sont donnés, et on n'hésite pas à les renvoyer chez eux s'ils se livrent à de trop fréquentes incartades.

Je souligne ce passage du règlement qui réclame des enfants un silence absolu dès le moment où ils sont entrés au dortoir. C'est le moyen d'obtenir qu'ils s'endorment plus vite, de ramener rapidement au calme ceux qu'une journée en plein air aurait agités outre mesure, de rappeler enfin qu'il y a une autorité à laquelle il faut se plier.

D'aucuns objecteront qu'une colonie de vacances n'est pas une caserne, et qu'à la campagne surtout, il ne faut pas se montrer maître trop sévère. Je répondrai qu'il y a des qualités d'obéissance et de respect qu'il est nécessaire de donner aux enfants, que toutes les occasions sont bonnes pour cela, que la vie en commun, sous la direction d'hommes intelligents et dévoués, s'y prête merveilleusement, que notre siècle et notre pays se meurent de l'esprit d'indiscipline répandu partout, et qu'on ne fera jamais trop pour le combattre. Au surplus, interrogez les intéressés, dans le cas présent les jeunes garçons qui ont passé trois semaines à Montsourt. Non seulement le devoir de soumission au règlement ne leur a pas pesé un instant, vous diront-ils, mais encore ils sont ravis en tous points de leur séjour et ne demandent qu'à le recommencer. Evidemment, il faut, de la part de ceux qui appliquent ce règlement, beaucoup de bonté, de doigté et de tact. Ces conditions

remplies, on obtient d'admirables résultats. J'en ai eu la preuve.

J'ai assisté à un repas au réfectoire de la villa Béthanie. Sans bruit, les enfants vont occuper leur place. Un plat est préparé pour chaque groupe de huit ou dix d'entre eux, parmi lesquels est désigné un chef de table. Celui-ci sert ses camarades, sans que jamais l'un d'eux songe à récriminer, sans que jamais la moindre discussion appelle l'intervention d'un surveillant. De même, le départ pour la promenade se fait dans le plus grand ordre. Un coup de sifflet rassemble les enfants, les rangs se forment instantanément, et la petite troupe traverse le village sans mot dire, suivant la recommandation faite au jour de l'arrivée à la colonie. Ne pensez-vous pas que ces hôtes soumis à ce régime ne prennent pas, durant leur séjour, de profitables leçons d'obéissance et de discipline ?

Abordons la grave question des exercices religieux. Le règlement de la villa Béthanie prévoit l'audition de la messe tous les jours, et tous les jours aussi la prière du soir en commun, suivie d'une courte allocution. Il n'y a là rien d'exagéré. Cependant, cette façon de faire a trouvé des détracteurs. Ils prétendent que c'est imposer aux enfants une contrainte inutile. Il vaudrait mieux, disent-ils, exiger seulement qu'ils récitent leur prière du matin et du soir, gardant ainsi leurs habitudes ordinaires, ou en prenant une à laquelle ils resteront fidèles une fois rentrés chez eux ; on peut être assuré, au contraire, qu'ils ne continueront pas d'aller à la messe chaque matin. C'est une opinion : je ne la partage pas.

Les journées de vacances ne ressemblent en rien aux autres ; on n'a donc pas à faire état du train de vie coutumier des colons. Usons, par conséquent, des facilités qui nous sont données pour élever un peu leur âme à des pensées plus hautes. Profitons du calme de leur esprit, du bien-être de leur corps, surtout de la vie

en commun que nous vivons avec eux, pour les amener à une vraie compréhension des choses de la foi.

M. E.

LE MOIS LITTÉRAIRE

Annuaire des grands cercles et du grand monde.

1909. Un vol. in-12 de 520 pages.
Paris, 1909, Lahure. Prix : 6 fr.

L'*Annuaire des grands cercles* paraît pour la douzième fois : c'est dire qu'il est chaque année accueilli avec un nouveau succès. La première partie est réservée aux grands clubs de Paris ; nous y trouvons : l'Union, le Jockey-club, le Cercle agricole, le Cercle du polo, l'Automobile-club, le Cercle artistique, le Sporting-club, les Chemins de fer, la rue Royale, etc.. Pour être complet, l'annuaire renseigne également tous les grands cercles étrangers et les théâtres parisiens. La seconde partie est réservée aux sports ; nous y voyons les sociétés de courses, avec la nomenclature des grandes épreuves françaises et étrangères ; et les nombreux cercles sportifs (étrier, guides, racing-club, yachting, chasses, salles d'armes, etc.). Ce guide très complet des sports et des clubs se présente fort coquet sous une jolie reliure d'amateur.

AUBRY (Pierre). — *Trouvères et troubadours.* Un vol. in-12 de 224 pages.
Paris, 1909, Alcan. Prix : 3 fr. 50.

Trouvères et troubadours ne furent pas seulement des poètes, mais aussi des musiciens. Ce côté essentiel de leur art, négligé à tort jusqu'ici, M. Pierre Aubry, grâce à une double compétence d'archiviste et de musicien qui ne s'était pas encore rencontrée, le met en pleine lumière dans un substantiel et charmant volume.

L'auteur y étudie les sources de cet art, les genres principaux qui le caractérisent, les artistes qui l'illustrèrent, les jongleurs aussi qui en furent les interprètes. Enfin, il définit les caractères généraux de formules où s'ébauchent et se précisent dans la musique du moyen âge nos tonalités modernes et notre rythmique mesurée.

Ce remarquable livre où l'érudition la plus étendue se joint à un goût qui sait la rendre accessible et même attrayante, piquera au plus haut point la curiosité des musiciens. Il ne sera pas moins précieux aux historiens et étudiants de lettres qui y trouveront un complément attendu jusqu'à ce jour, et désormais indispensable, aux études des Gaston Paris, des Bédier, des

Jeanroy, et digne de prendre place à côté de leurs travaux les plus justement célèbres.

BAUNARD (Mgr). — *Vingt années de rectorat.*

Un vol. in-12 de 568 pages. Paris, 1909,
Poussielgue. Prix : 5 fr.

Nous lisons dans la préface de l'ouvrage, sous la signature même de Mgr Baunard :

« Les présents rapports et discours contiennent premièrement le compte rendu des événements et changements survenus au cours de l'année académique : c'est proprement le *Rapport*. Il est d'ordinaire précédé ou encadré par quelques considérations d'actualité sur l'état des esprits, le mouvement des idées ou des affaires, touchant l'enseignement supérieur. C'est la pensée centrale du *Discours* dont elle relie les parties, constitue l'unité et auquel elle imprime son caractère spécifique.

» Les Annexes, notices, allocutions, lettres, articles, etc., relatifs aux actes, travaux, promotions, deuils indiqués dans le Rapport, viennent lui ajouter un supplément considérable qui ne le complète pas seulement, mais qui le vivifie, croyons-nous.

» Peut-être ces pages apporteront-elles leur part contributive au tableau de la vie intellectuelle et morale de notre œuvre en cette seconde phase de son existence. Ce qui, en effet, s'en dégage à chaque ligne, c'est son âme, son esprit propre, esprit chrétien, esprit français, esprit familial, esprit catholique romain, représenté, exprimé par celui de ses maîtres, de ses étudiants, de son administration, à mesure que, d'années en années personnes et choses se succèdent sur ce théâtre de nos efforts et de nos combats. Je dis combats. La vie de l'Université catholique de Lille, depuis trente ans, n'a pas été autre chose qu'une longue lutte, qui dure encore. Telle est, d'ailleurs, on le sait, la condition commune de toutes les œuvres de Dieu. Telle est, plus particulièrement, hélas ! la condition présente des institutions de l'Eglise de France. C'est de là que ce livre tirera, peut-être, son émotion et son intérêt, s'il en a quelqu'un. C'est de là aussi que sortira sa leçon pratique et sa moralité : celle d'une ferme confiance en Dieu, justifiée par des prodiges constants de Providence qui expliquent le passé et encouragent l'avenir. »

BERTAUT (Jules). — *La littérature féminine d'aujourd'hui.* Un vol. in-16 de 316 pages.

Paris, 1909, Librairie des Annales.

Prix : 3 fr. 50.

Sous une forme tout à fait neuve, M. Jules Bertaut vient de consacrer un très original livre de critique impartiale à la *Littérature féminine*

d'aujourd'hui. Désireux d'étudier surtout les grands courants de cette littérature, il a procédé non par portraits de femmes, mais par chapitres synthétiques des plus curieux. C'est ainsi qu'il nous montre de quelle manière romancières et poétesses nous représentent l'homme, de quelle façon elles voient elles-mêmes la femme, comment elles sentent la nature, comment elles résolvent la question de l'enfant, ce qu'elles pensent de l'amour.

C'est le tour complet des idées de la femme de lettres moderne que nous fait faire M. Jules Bertaut. Ajoutons que, écrit d'une plume légère, son livre toujours attrayant et très varié, n'ennuie pas un instant. Il séduira chacun par la netteté de la forme et la franchise des jugements.

Bienheureuse (la) Jeanne d'Arc. In-32 de 64 pages. Couvin, 1909, Maison Saint-Roch. Prix : 0 fr. 20.

Elégante plaquette ornée de quatorze gravures, qui servira d'agréable souvenir de la béatification de Jeanne d'Arc. L'auteur y a succinctement résumé les principaux événements qui marquèrent la courte existence de la vaillante héroïne.

BORD (Gustave). — *La franc-maçonnerie en France, des origines à 1815.* Tome Ier : Les ouvriers de l'idée révolutionnaire. Un vol. in-8° de xxviii-552 pages. Paris, 1909, Nouvelle Librairie nationale.

Prix : 10 fr.

Cet important ouvrage, par lequel la Nouvelle Librairie Nationale inaugure sa collection historique consacrée à la période révolutionnaire, sera sans contredit le travail le plus complet qui ait été consacré aux origines de la Maçonnerie en France. Grâce aux nombreux documents de sa collection personnelle, et à ceux qui lui ont été communiqués, M. Bord, spécialiste bien connu de ces questions et dont les études antérieures sont si appréciées, a fait une œuvre dont la haute valeur scientifique n'échappera à personne.

On s'est à maintes reprises préoccupé du rôle qu'avaient joué les sociétés secrètes dans l'histoire des origines de la Révolution. L'auteur renouvelle complètement le problème par la thèse au premier abord assez paradoxale qu'il adopte.

Il considère, en effet, que le dogme égalitaire, destructeur de l'ancien ordre social, se forma dans les loges, par le fait de leur organisation qui rassemblait sur le pied de l'égalité, ou parfois avec une hiérarchie absolument opposée à celle qu'ils occupaient dans la société, les grands seigneurs et les petits boutiquiers. « Tous les petits commerçants, tous les clercs de procureurs, qui

étaient entrés dans les loges, considérés comme des frères par les grands seigneurs qu'ils traitaient en égaux, conservaient leurs idées maçonniques en dehors de l'atelier... Le vote par ordres était supprimé dans les loges depuis longtemps lorsqu'on le supprima aux Etats généraux.»

L'exposé historique de cette filiation intellectuelle sera sans doute très discuté ; mais ceux qui n'en accepteraient pas les conclusions ne conserveraient pas moins de cette lecture des notions nouvelles et fort précieuses sur l'histoire de la Franc-Maçonnerie.

Le premier volume, *Les ouvriers de l'idée révolutionnaire*, fait l'histoire de l'installation de la Maçonnerie en France. Dans une première partie tout à fait remarquable, M. Bord établit l'origine de la Maçonnerie ; on lira avec intérêt les chapitres consacrés à Radclyffe et au prétendant Charles-Edouard, qui montrent les liens unissant la maçonnerie aux Stuarts et les manœuvres qui la feront échapper à ces princes et aux Jacobites. Suit le récit de la création des premières loges et le concours innocemment prêté par les grands seigneurs à leur fondation. Minutieux historien des rites et des grades, M. Bord passe ensuite en revue les diverses sortes de loges qui s'établirent en France au XVIII^e siècle.

L'ouvrage de M. Bord fourmille à toutes les pages de renseignements sur une infinité de personnes touchant de près à la Maçonnerie ; quelques biographies spéciales sont consacrées à des maçons qui jouèrent un rôle important, comme Martinez Pasqually, le fameux Saint-Germain, et Savalète de Lange.

Les documents publiés en appendice sont particulièrement intéressants. On y trouve le nom des loges installées en France à cette époque, avec la date de leur fondation et le plus souvent la liste de leurs membres. Ces renseignements portent sur 138 loges de Paris, un grand nombre de loges des villes de province, enfin sur 18 loges militaires.

CLARETIE (J.éo). — *Les grands écrivains*.

Un vol. in-8° de 256 pages. Paris, 1909, Gedalge. Prix : 1 fr. 50.

M. Claretie présente aux petits Français huit écrivains de race : Corneille, Racine, Molière, La Fontaine, Voltaire, Jean-Jacques Rousseau, Victor Hugo, Alphonse Daudet ; il y a des poètes, des prosateurs, des moralistes, des conteurs, que l'auteur fait connaître non seulement par une rapide biographie, mais par de courts extraits, choisis avec le plus grand soin ; quelques illustrations jettent une note gaie dans l'ouvrage : tous les mérites réunis à la fois ; nous comprenons qu'une première édition en ait été si rapidement épuisée.

CLERGET (Fernand). — *Barbey d'Aurevilly*.

Un vol. in-16 de 346 pages. Paris, 1909, Falque. Prix : 3 fr. 50.

Cette volumineuse étude sur Barbey d'Aurevilly présente deux qualités qu'il importe de signaler : elle est complète, elle est impartiale.

Qu'elle soit complète, il peut paraître paradoxal de s'en étonner : tous les écrivains ont la prétention d'être complets. Ce n'était pourtant pas chose si simple en l'occurrence ; l'œuvre de Barbey d'Aurevilly est tellement étendue qu'il y a a quelque difficulté à l'embrasser d'un seul coup d'œil. M. Clerget y a mis près de 350 pages, et aucun recoin ne reste ignoré : nous connaissons vraiment l'écrivain après avoir lu son biographe.

Il nous plaît de signaler aussi l'impartialité de l'auteur ; Barbey a eu des amis, il s'est fait des ennemis : les premiers l'ont encensé, pendant que les seconds le démolissaient consciencieusement. Il faut garder en tout cela une juste mesure, et ne se laisser égarer par la passion ni dans l'un ni dans l'autre sens. M. Clerget remet toutes choses au point, et c'est un mérite dont on lui saura gré dans le monde des lettrés.

DURVILLE (H.). — *Pour combattre l'asthme*.

Un vol. in-16 de 24 pages. Paris, 1909, Librairie du Magnétisme. Prix : 1 fr.

Petit ouvrage de vulgarisation et de propagande intéressant tous ceux qui respirent mal. L'auteur donne une description sommaire de ces affections, puis il indique le traitement qui leur convient. Ce traitement, aussi simple qu'efficace, est basé sur le massage magnétique et sur quelques indications hygiéniques que l'on peut faire sans dépense au sein de la famille.

DURVILLE (H.). — *Pour combattre les maladies des yeux*. In-16 de 36 pages. Paris, 1909, Libr. du Magnétisme. Prix : 1 fr.

Les Maladies des yeux sont aussi nombreuses que difficiles à guérir par les moyens ordinaires de la médecine et de la chirurgie. Plusieurs d'entre elles sont également difficiles et surtout très longues à guérir par les moyens magnétiques, qui sont décrits ici d'une façon aussi simple que minutieuse.

L'auteur donne une description sommaire des différentes parties de l'œil et décrit successivement les diverses formes de l'ophtalmie : ophtalmie des nouveau-nés, conjonctivite, blépharite, choréïdite, rétinite, etc. ; le glaucôme, l'amaurose et jusqu'à la cataracte, aux taies, aux mouches volantes et au strabisme.

ESTOUP (J.-B.). — *Cours de métagraphie directe*. Un vol. in-16 de 80 pages. Paris, 1909, Institut sténographique. Pr. : 2 fr.

Cette troisième édition d'un travail vraiment utile sera bien accueillie de tous ceux qui s'occupent de sténographie ; cette branche du savoir humain a pris depuis vingt ans une extension extraordinaire : le commerce, l'industrie, le journalisme, le parlementarisme, l'utilisent couramment. Raison de plus pour signaler avec insistance le substantiel travail de M. Estoup : il rendra des services considérables aux professionnels, et bien des amateurs le liront avec plaisir et profit.

FAIVRE. — *Comment on défend son épiderme*. In-16 de 48 pages. Paris, 1908, Librairie du Magnétisme. Prix : 1 fr.

Ouvrage de propagande, écrit non seulement avec le talent du professeur, mais aussi avec le tact du praticien qui connaît depuis longtemps tous les secrets de son art et qui sait se mettre à la portée du lecteur le moins instruit. Après avoir décrit le rôle de l'épiderme et montré quelles sont les causes de ses affections, il indique le traitement qui convient à chacune d'elles, les moyens hygiéniques à suivre pour les éviter, les soins de la peau en général, des mains et des ongles en particulier, ainsi que les soins du visage chez la femme.

FAIVRE. — *Comment on défend son larynx*. In-16 de 36 pages. Paris, 1909, Librairie du Magnétisme. Prix : 1 fr.

Ouvrage du même auteur, aussi précieux pour l'organe de la voix que le précédent pour les dermatoses.

FONSSAGRIVES (J.). — *Saint Gildas de Ruis et la société bretonne au vi^e siècle*. Un vol. in-16 de 420 pages. Paris, 1908, Poussielgue. Prix : 3 fr. 50.

Voici un ouvrage qui promet à ses lecteurs une vraie jouissance. Écrit avec piété, il édifiera ; plein d'une riche érudition, il plaira aux amis de la science ; par l'examen des sources et documents, il donnera satisfaction aux esprits que n'effraie pas la critique historique. La poésie et, si j'ose le dire, le goût de terroir breton parfument ces pages où chaque trait de la vie de saint Gildas revit sous une plume, alerte et savante.

GELLÉ (F.). — *Conscience et confession*. Un vol. in-16 de 64 pages. Paris, 1909, Librairie des catéchismes. Pr. : 0 fr. 60.

Dans l'intention de l'auteur, cette brochure doit servir d'introduction à un travail plus étendu sur la préparation des enfants au sacrement de pénitence. C'est donc un bref résumé doctrinal en quatre chapitres : l'attrait des enfants pour la confession ; — les confessions nulles ; — les bonnes confessions ; — les mauvaises confessions. Tel qu'il se présente, cet exposé est destiné aux éducateurs, laïques ou ecclésiastiques ; mais sa lecture sera profitable à tous les fidèles, et nous ne saurions assez la recommander à ceux-ci.

GILLON (Robert). — *Vers Stamboul*. Un vol. in-16 de 312 pages. Courtrai, 1908, Vandesteene. Prix : 3 fr.

Simple récit d'un voyage de Palerme à Constantinople ; c'est mieux qu'un récit pourtant : M. Gillon a beaucoup vu, et il a aussi beaucoup étudié. Son récit coloré est émaillé de réflexions sages, inspirées par une juste appréciation des faits et des choses. Sans jamais être acerbes, ses critiques portent, et donnent à la narration l'intérêt d'une œuvre de haute portée morale et politique.

GUÉRIN (Louis). — *Le pèlerinage national de 1908*. Un vol. in-16 de 326 pages. Paris, 1909, Bonne Presse. Pr. : 3 fr. 50.

Ce nouveau volume de récits et souvenirs clôture dignement l'année jubilaire de Lourdes : c'est le plus complet, et certainement l'un des plus élégants parmi les ouvrages similaires parus à l'occasion du jubilé. L'introduction nous refait l'histoire du pèlerinage national français, de ses origines à nos jours ; la majeure partie du livre est consacrée au pèlerinage national du jubilé : l'auteur y parle des héros de cette fête, les anciens miraculés ; il nous raconte les journées inoubliables de Lourdes, les grâces surnaturelles dont elles furent l'occasion, les impressions profondes qu'en ont emportées les spectateurs. Une abondante documentation graphique donne à l'ensemble un cachet unique et attrayant.

GUIBERT (J.). — *A l'entrée de la vie*. Un vol. in-32 de 202 pages. Paris, 1908, Poussielgue. Prix : 1 fr.

Excellent petit ouvrage, écrit pour la jeunesse par un éducateur averti. L'auteur prend le jeune homme à l'âge où il cesse d'être enfant, à l'âge où les questions sérieuses de l'avenir se posent devant son esprit. Ce joli volume, élégamment édité, sera lu avec fruit dans les collèges.

JOLLIVET CASTELOT (F.). — *La synthèse de l'or*. In-16 de 44 pages. Paris, 1909,

Daragon.

Prix : 1 fr.

La brochure de M. Jollivet Castelot résume l'histoire de l'alchimie, ses traditions et ses doctrines ; puis elle expose les récents travaux en la matière, les expériences du laboratoire de la Société alchimique. Nous n'aborderons pas le fond du sujet : il est de la compétence des revues scientifiques. Signalons simplement le chapitre qui montre le rôle important de la chimie dans la vie moderne.

KAISER (Isabelle). — *Marcienne de Flüe.*

Un vol. in-16 de 224 pages. Paris, 1909, Perrin. Prix : 3 fr. 50.

Cet ouvrage est moins un roman qu'une profonde étude d'une âme transformée petit à petit par l'idéal chrétien. Marcienne, incroyante, est atteinte de phtisie : son médecin l'envoie dans un sanatorium, sur les bords du lac des Quatre-Cantons. Au contact de la paix reposante des hauts sommets, son âme affinée s'élève vers Dieu, et se convertit à la foi chrétienne.

On pourrait peut-être reprocher à l'auteur d'avoir fait la part trop large aux méditations philosophiques : mais elles sont présentées en un style si élégant, elles sont encadrées en des peintures paysagistes si admirables, que l'on oublie leur sécheresse pour se laisser bercer par l'harmonieuse inspiration qui les anime. L'âme se sent meilleure après les avoir parcourues, et c'est beaucoup.

LOLIÉE (F.). — *La maison de Molière et des grands classiques.* Un vol. in-12 de 160 pages. Paris, 1909, Colin. Pr. : 1 fr. 50.

Ce volume de M. Loliée est l'un des plus intéressants de la « Petite Bibliothèque ». Nous y revivons les origines de la Comédie-Française, nous y renouons connaissance avec les artistes de la troupe de Molière et avec les grands interprètes de Corneille et de Racine, nous pénétrons dans le Théâtre-Français d'aujourd'hui, héritier des gloires d'antan. Des reproductions nombreuses et habilement choisies de documents anciens et modernes donnent à l'ouvrage un intérêt des plus vifs.

MAISON (Emile). — *Gros et petits poissons.*

Un vol. in-12 de 150 pages. Paris, 1908, Colin. Prix : 1 fr. 50.

M. Émile Maison, qui a fait la joie des chasseurs avec son précédent ouvrage : *Poil et Plume*, veut faire aujourd'hui celle des pêcheurs. Et par pêcheur il n'entend pas seulement le paisible citadin qui, le dimanche venu, s'en va taquiner le goujon dans quelque rivière tranquille, mais

aussi le hardi et aventureux harponneur qui ne craint pas de s'attaquer aux balcines. C'est dire combien ce livre, qui contient des souvenirs, des conseils et des recettes, est varié et amusant. Ceux même qui n'ont pas, une fois en leur vie, *trempe du fil dans l'eau* prendront le plus grand plaisir à la lecture de ces pages pittoresques.

Poil et plume. Un vol. in-16 de 164 pages.

Paris, 1909, Vasseur. Prix : 2 fr. 50.

Poil et plume, c'est un salon de peinture et de sculpture où ne sont admis que les gens de lettres. Le présent volume est le catalogue des œuvres exposées, mais catalogue d'un genre nouveau, où le nom de chacun des exposants est accompagné de brèves annotations humoristiques, où chaque œuvre est présentée au public par son auteur tantôt en vers amusants, tantôt en une prose de pince-sans-rire bon enfant. En même temps qu'il a servi de guide à l'exposition de la Galerie Boissy-d'Anglas, ce bouquin a amusé et amusera les simples lecteurs. Voilà un modèle à imiter.

PONSARD (Ph.). — *Formation de la conscience.* Un vol. in-16 de 64 pages.

Paris, 1909, Librairie des catéchismes.

Prix : 0 fr. 60.

Sous le titre : *Enfance et jeunesse*, la Librairie des catéchismes vient d'entreprendre la publication d'une collection de psychologie pédagogique, dont le but est avant tout la formation d'une jeunesse studieuse et chrétienne.

Le premier volume, que nous venons de lire, nous permet d'émettre une opinion favorable sur l'ensemble du programme qui nous est présenté. Condensant en quelques pages serrées ses lectures, ses observations, ses méditations, l'auteur nous dit le rôle important de la formation de la conscience chez l'enfant, il nous montre comment elle doit s'éveiller, les caractères qu'elle doit revêtir, les auxiliaires dont elle s'entourera, les qualités qui lui donneront force et durée. Tous les éducateurs feront bien de lire cette brochure.

Un simple regret : les caractères typographiques sont un peu défectueux, et donnent à l'impression un mauvais œil. Et, puis il y a les corrections ! Nous recommandons ces deux points aux éditeurs.

PRAVIEL (Armand). — *L'empire du soleil.*

Un vol. in-16 de 200 pages. Paris, 1909, Nouvelle librairie nationale. Prix : 2 fr.

Lorsque, le 21 mai 1854, sept poètes amis fondèrent le Félibrige, la France littéraire eut un sourire sinon de pitié, au moins d'incrédulité ;

qui parlait donc de ressusciter les vieilles langues provençales, bonnes pour les chants démodés de moyenâgeux troubadours ? On crut à un caprice de poètes rêveurs ou toqués, et l'on resta sceptique. Cinquante ans ont passé depuis, et nous assistons à un merveilleux renouveau de littérature félibréenne : Roumanille, Mistral, Aubanel, Clovis Hugues, Camélat, Mariéton, Vermenouze, d'autres encore ont rendu à la langue d'oc une surprenante vitalité. Ce phénomène linguistique méritait d'être étudié de près, et nul mieux que M. Armand Praviel ne pouvait faire ce travail avec amour et compétence. Son livre est une suite de croquis, d'études poétiques basées sur des impressions personnelles et bourrées de citations. Voilà certes une œuvre qui sera lue, en cette année du cinquantenaire de *Mirville*.

RENAULT (J.). — *Etudions l'enfant*. In-8° de 48 pages. Paris, 1909, Lethielleux.

Prix : 0 fr. 75.

M. Renault, dans cette conférence, s'efforce de redresser plusieurs erreurs communément admises dans l'éducation de l'enfant. Nous ne pouvons qu'applaudir aux bonnes paroles qu'il nous fait entendre : l'auteur voit juste, et sa plume rend avec précision des idées nettement conçues. Sa généreuse initiative est à encourager.

RICHEL (Etienne). — *Reflets sur l'eau*. Un vol. in-16 de 128 pages. Paris, 1909, Vasseur. Prix : 2 fr.

Cet ensemble de poèmes ne manque pas d'élégance ; au cours de notre lecture, nous avons relevé maints vers qui dénotent une grande aisance de style et une inspiration élevée. Comme à la plupart des poètes modernes, nous reprochons à M. Richet sa mélancolie ; pourquoi ne pas nous donner des odes au lieu de tant d'élégies ?

ROUX (A.). — *Histoire de l'art*. Un vol. in-8° de XII-440 pages. Paris, 1909, Delalain.

Prix : 5 fr.

Le goût artistique s'est développé d'une façon surprenante depuis quelques années ; pour le grand public, le désir de connaître mieux le développement artistique des diverses époques de l'humanité s'est manifesté à diverses reprises. Les expositions universelles, la création de musées nouveaux, la meilleure et plus rationnelle organisation de ceux qui existaient ont largement contribué à développer cet essor. De nombreuses revues spéciales se sont créées ; les anciennes ont cru devoir faire une large part à la critique artistique. Les nouveaux procédés d'illustration ont aidé à la diffusion et à la vulgarisation des chefs-d'œuvre.

Par ce traité précis et sommaire, les éditeurs ont voulu donner aux « curieux des choses de l'art » un instrument de travail qui résumât en quelques pages, avec une classification rigoureuse et sans affectation d'érudition, les grandes lignes de l'*Histoire de l'Art*. Désirant faire œuvre essentiellement pratique, l'auteur a divisé son ouvrage en chapitres correspondant chacun à une délimitation aussi nette que possible des périodes de l'art. Le *texte principal* se suffit à lui-même : il donne, en même temps que la caractéristique d'une époque, les données indispensables sur les écoles, les auteurs et les œuvres principales. Une *documentation* précise et exacte, avec des références aux sources, permet de constituer un catalogue sommaire des principaux chefs-d'œuvre. La *bibliographie* s'adresse à tous ceux qui, intéressés par les questions d'art, seraient désireux de pousser plus avant leurs connaissances.

Nous sommes heureux de signaler et de recommander l'ouvrage de M. Roux : nous ne connaissons pas de manuel plus pratique et mieux fait de l'histoire élémentaire de l'art.

SAUTTER (Em.). — *Zigzags asiatiques*. Un vol. in-16 de 292 pages. Toulouse, 1909, Société d'édition. Prix : 3 fr. 50.

Journal de voyage d'un fin lettré, qui a passé cinq mois en Extrême-Orient. L'ouvrage est bien écrit et magnifiquement édité ; une abondante et luxueuse documentation photographique donne à ce carnet de route une grande intensité de vie en même temps que l'autorité du témoignage recueilli sur place.

TURGAN. — *Histoire de l'aviation*. Un vol. in-8° de 280 pages. Paris, 1909, Geisler. Prix : 5 fr.

Les appareils d'aviation ne remplacent rien, ils créent un nouvel état de choses, ils desservent un besoin non encore desservi, c'est ce qui explique le prodigieux mouvement d'intérêt et de curiosité dont l'aviation a été l'objet dès que se sont manifestés les premiers résultats des Wright, Santos-Dumont, Farman, Blériot, etc.

Avec un grand souci d'exactitude, M. Turgan a écrit son *Histoire de l'Aviation*, ouvrage de vulgarisation dans lequel il a réuni les documents qui lui ont permis de résumer, en quelques pages, les travaux de plusieurs siècles.

Grâce à ce volume, il devient facile à tous de se familiariser avec la science nouvelle et les initiés eux-mêmes pourront, en le consultant, éviter des recherches souvent difficiles.



LITTÉRATURE

LE GLANEUR

. RELIGION .

.. MUSIQUE ..

.. SCIENCES ..

BIBLIOGRAPHIE

REVUE MENSUELLE

BEAUX-ARTS

Sommaire : Richard Strauss (L. Pennequin). — Le roman du mois (Fr. Dufour). — La franc-maçonnerie est-elle d'origine juive ? (L. Dasté). — Le congrès d'éducation familiale. — J'ai ma religion à moi (J. Lechien). — L'abbé Ch. Perraud (M. Charles). — Le mois littéraire. — Sommaire des revues.

RICHARD STRAUSS

Essai de critique musicale

Dans l'histoire de la musique, et à chaque époque, on remarque presque toujours une figure dominante, autour de laquelle la lutte sans trêve entre conservateurs et radicaux s'exerce avec la plus farouche ardeur, — lutte qui fait rage depuis que le premier radical a ranimé la foi de ses amis en essayant de se tondre avec une écaille d'huître, lutte qui durera jusqu'au jour où le dernier conservateur s'endormira dans un sommeil glacé sur l'écorce déserte de ce globe sans chaleur.

Wagner était, il y a vingt ans, le point de ralliement de la querelle. Richard Strauss (1) l'est à présent. Le courant du progrès musical a franchi un moment la digue, mais les mistress Partington de ce temps s'obstinent à la *moue* et résistent désespérément, poussant les cris aigus de « Jusque là, et pas au-delà ».

L'antique et sottie comédie est disposée pour être jouée de nouveau et sans relâche ; mêmes grimaces connues, mêmes attaques vieillottes. La musique de Strauss est impossible à exécuter, dépourvue de beautés, d'une recherche exagérée, exactement le refus opposé à Wagner, il y a seulement vingt ans.

Et la conclusion sera semblable ! Les

mistress Partington, repoussées pas à pas, verront le même courant effacer leurs traces ; puis, vingt années après, la même *moue* non moins résolue sera signifiée à tout nouvel intrus. On gémera, — Strauss seul est le représentant définitif de la musique admise, comme on l'affirme de Wagner à présent, vingt ans plus tôt menacé avec la même furie que Strauss l'est aujourd'hui.

La réputation de Strauss est d'origine relativement récente. Lorsque Herman Lévi fit exécuter sa première symphonie, en 1881, un petit nombre d'adeptes reconnut en lui un musicien heureusement doué et d'avenir brillant ; puis, d'année en année, ses premiers poèmes symphoniques, œuvres précoces, et ses nombreuses compositions vocales, d'une originalité remarquable, d'une inspiration vraiment lyrique, ont augmenté cette réputation.

Mais c'est seulement depuis qu'il a exposé ce qu'on peut appeler sa *manière* la plus récente et la plus mûrie, avec *Also sprach Zarathustrâ*, *Don Quichotte* (1) et les autres œuvres qui ont suivi, qu'il s'est affirmé sans conteste le plus progressiste des compositeurs de notre temps. Ceux qui approuvent le moins l'artiste et ses

(1) Né à Munich (Bavière), le 11 juin 1864.

(1) Ainsi parla Zarathustrâ, op. 30 (1895). — Don Quichotte, op. 35 (1897).

procédés n'ont pu refuser de lui reconnaître cette situation effective.

Le développement musical de Strauss présente un singulier intérêt à l'étude. Dans sa deuxième symphonie en *fa mineur* et autres œuvres de sa précoce virilité, telles que : la *Sérénade pour instruments à vent*, le *Divertissement (Burleske)* pour piano et orchestre, et le *Wanderers Sturmlied* (1), l'influence de Brahms est toute puissante.

Ces œuvres de la jeunesse de Strauss sont de brillantes compositions très étudiées. La forme magistrale et l'inspiration qui y règnent sont irréprochables. Pleines de fraîcheur, de vigueur et d'attrait, elles ne portent pas encore, à l'oreille ordinaire, l'indice précurseur de cet esprit révolutionnaire qui anima ses dernières œuvres.

Les deux premières *symphonies* marquent un pas en avant ; elles portent le germe développé récemment. Dans *Aus Italien*, *Macbeth* et *Don Juan* (2), Strauss s'annonce franchement l'héritier de Berlioz et de Liszt. *Aus Italien* suit la trace de *Harold en Italie*, de Berlioz.

C'est une peinture de l'Italie *vue à travers un tempérament*, de l'Italie que Strauss a vue sous un jour particulier, composition brillante qui décrit des scènes colorées surtout par l'esprit personnel du compositeur.

A cette époque de sa jeunesse, Strauss était affaibli par la souffrance, et ses réminiscences d'Italie, piquantes pour la plupart, n'ont cependant pas l'individualité vigoureuse nécessaire pour lui permettre de présenter comme un ensemble artistique cette pure série d'impressions imaginées.

Macbeth est aussi une description dans la « manière » de Berlioz, mais moins heureusement disposée que les scènes du *Voyage en Italie*.

(1) Chant du voyageur pendant la tempête, op. 14 (1885).

(2) *Aus Italien*, fantaisie symphonique composée en Italie, op. 16 (Avril 1886). — *Macbeth*, op. 23 (1887). — *Don Juan*, op. 20 (1888).

Dans *Don Juan*, Strauss s'est couvert de l'étoffe que Beethoven avait presque épuisée pour son ouverture de *Coriolan* et dont Liszt a voulu revêtir aussi un schème trop grêle pour supporter ses puissantes inspirations.

Don Juan est un essai de psychologie musicale, de définition du caractère par les moyens de la musique. Ce n'est pas, au sens propre, une description musicale, à moins que l'on n'affirme que toute musique composée en vue d'une situation poétique est une musique descriptive. C'est la peinture d'un homme, tracée avec une habileté consommée et colorée par toutes les ressources de l'orchestre moderne. Elle révèle en Strauss un psychologue, un observateur de la nature humaine et un critique de la vie, non moins sûrement qu'un musicien accompli.

Don Juan n'est pas la description d'une histoire aux traits particuliers, c'est celle de l'homme *lui-même* qui nous est présentée, avec sa recherche de jouissance luxurieuse et son orgueil de vie, voluptueux et cynique, pour qui l'existence est dans le plaisir et la femme un jouet.

Il serait exagéré de prétendre que ce genre de musique n'a jamais existé. Beethoven l'a créé en enfantant *Coriolan*, dont la structure a la massive grandeur de Michel-Ange ; Liszt lui a donné le meilleur de sa science pour décrire *Faust* en musique. Mais, une force a jailli, rénovant la poésie aussi bien que la peinture, appliquée à l'analyse incisive du caractère, avec toutes les couleurs de l'arc sur la palette.

La composition suivante de Strauss, *Tod und Verklärung* (1) est traitée dans une manière légèrement différente ; elle suit un poème dont les situations définies sont expliquées au fur et à mesure. Le musicien se donne ici libre carrière, tout en observant le dessin général du poème symphonique descriptif. La différence consiste en ce que la musique de Strauss

(1) *Mort et Transfiguration*, op. 24 (1889). Exécutée pour la première fois à Eisenach, 1890.

ne traite pas tant les événements réels que les émotions qu'ils provoquent et se borne à un développement artistique dans la limite strictement nécessaire. D'autre part, bien que le texte soit le récit de la mort et de la transfiguration d'un humain, Strauss élargit le thème et semble, par une large inspiration puisée dans son art, prendre pour sujet l'humanité entière et donner à l'expression de sa lutte et de sa délivrance finale, un sens infini plus étendu que le poème dont il s'inspire évidemment ne le suggère.

Si l'on partage la carrière de Strauss en trois périodes, d'après une division qui peut sembler commode et raisonnée, ses *Premières symphonies*, la *Sérénade* et les autres œuvres de son adolescence forment la première époque. *Tod und Verklärung* est la caractéristique de sa deuxième période. Jusque-là, de nombreux musiciens, même entichés de conservatisme, ont consenti à le suivre. *Tod und Verklärung* ne possède aucun des signes révolutionnaires qui sont si fortement accusés dans les dernières œuvres de Strauss.

Si l'on admet qu'il est nécessaire que la musique soit écrite en vue d'une idée, ce que tout le monde accepte, à l'exception d'un petit groupe de puristes ultra-classiques, aucun blâme ne peut être adressé au choix du poème de *Tod und Verklärung*. Mais, tout en reconnaissant que le sujet est plein de situations pathétiques, la lutte de l'humanité contre l'implacable étreinte de la mort et la victoire finale qui procure un repos d'une profonde sérénité, ne sont pas précisément des thèmes propres à être traités en musique. La question ne peut sérieusement faire doute et reste irrésolue pour les seuls indifférents qui ne reconnaissent à cet art que la valeur d'une aide agréable de la digestion.

Aucun musicien soucieux de ce nom ne doit ignorer non plus la méthode de Strauss. Par des moyens très connus en musique, ce dernier s'est efforcé d'aviver les diverses phases de la lutte morale, ob-

jet du poème, ce qui fait que *Tod und Verklärung* est peut-être l'œuvre musicale la plus *émotionnante* qui ait été écrite. Ses violents contrastes de sentiment, ses brusques virements de tendresse pathétique en exagération de l'horreur physique et morale, pourraient avec quelque raison être traités de *sensitifs*, si la conclusion, hymne de triomphe au sens large et magnifique, n'élevait l'esprit à une telle hauteur de céleste sérénité que, dès lors, on comprend que tout ce qui précède ne doit être considéré que comme un prélude à cet admirable chant de victoire.

Au sens technique, *Tod und Verklärung* représente bien, comme je l'ai dit, l'achèvement de la deuxième période de la carrière de Strauss. Après avoir écrit cette symphonie, il abandonne le terrain battu, éclairé par son génie d'un nouvel et singulier éclat, pour s'engager dans les régions obscures où il trouvera d'abord peu d'esprits disposés à le suivre.

Till Eulenspiegel (1) marque une nouvelle étape intellectuelle de Strauss. Till, le plus gai et le plus franc luron, est l'incarnation de l'esprit de révolte. Sans cesse agressif, son opposition est constante. Strauss nous dépeint par un *scherzo* vagabond la loi désordonnée de son héros. Mais, à travers la jovialité perce une pointe d'amertume, et, derrière le masque grimaçant, on peut surprendre un éclair de menace.

Ce n'est pas seulement par le poème que Strauss représente le révolté *Till Eulenspiegel*. Sa conception révolutionnaire de l'harmonie se révèle ici pour la première fois. Pour la première fois, nous le voyons en pionnier persévérant se disposer à ouvrir à ses contemporains des voies nouvelles de l'expression.

Il est difficile de définir l'attitude de Strauss à l'égard de l'harmonie. On a dit qu'il regardait la musique d'un point de vue *horizontal* aussi bien que *vertical*, et en

(1) Till Eulenspiegel's lustige Streiche. (Plaisantes farces de Till l'Espiègle) op. 28 (1894-1895). Exécuté pour la première fois à Cologne en 1895.

cela, il est curieux de comparer son œuvre à celui des compositeurs *élizabéthins*. Les compositions de *William Byrd* et d'*Orlando Gibbons*, pour ne citer que deux parmi les plus hardis harmonistes de cette époque, offrent de nombreux passages qui ne sont qu'une pure discordance, si on les étudie *verticalement*. C'est seulement lorsqu'on les lit *horizontalement* que l'étrangeté de l'harmonie et la fausseté des relations deviennent compréhensibles.

Un exemple particulièrement frappant à ce sujet se rencontre dans l'*hymne pascal* d'*Orlando Gibbons* : *If you be risen again*, dont *sir Frederick Ouseley* dit en la publiant : « Le compositeur a commis une erreur en essayant de représenter l'antagonisme des éléments de vie et de mort au moyen de discordances absolument intolérables aux oreilles modernes. » Savoir ce qui est et ce qui n'est pas supportable à l'oreille contemporaine est une question qui ne peut pas être résolue à l'improviste, et, comme en cette matière, les harmonies de *Gibbons*, crues et dissonantes, deviennent parfaitement compréhensibles, dès qu'on les interprète comme partie d'un schéma de contrepoint calculé et résolu, elles ne doivent être considérées en aucune façon comme aussi violentes qu'elles le paraissent d'abord au lecteur.

La même situation existe en ce qui concerne *Strauss*. Il est conséquent de prévoir que, dans un temps relativement peu éloigné, le simple public arrivera à comprendre des œuvres qui, ayant déjà réussi à l'éducation d'une grande fraction du monde musical, l'initieront à l'harmonie avancée dont *Strauss* est l'apôtre.

Des critiques nombreux, bruyants et obstinés, attachent à sa musique l'épithète d'*horrible*. Mais, avec le temps, nous en venons à reconnaître que le grief n'est pas fondé comme envers une *laidéur* pure et vraie, et que le sentiment personnel que nous avons du *laid* dépend uniquement de l'éducation de notre oreille. A tour de rôle, les audacieux de l'harmonie

ont subi le reproche d'*horreur*. Malgré cela, leurs contemporains n'ont jamais réussi à étouffer la réforme du sens du beau, et une génération s'est levée qui n'a pas tardé à adopter le nouveau critérium.

A cet égard, *Wagner*, dans les temps modernes, est l'exemple classique du musicien, qui eut comme lord *Beaconsfield*, la tâche d'éduquer son parti. Les critiques de son temps, de soixante ans et au-delà, à la presque unanimité, traitèrent la musique wagnérienne d'*horrible*. *Tristan* était un chef-d'œuvre de cacophonie ; *Die Meistersinger* même, un monstrueux vacarme. Un musicien de notre temps croit difficilement que ces critiques furent possibles il y a seulement une génération, bien qu'à cette époque, elles représentent en réalité l'opinion de la majorité des musiciens intelligents.

Armés de cette expérience, nous devrions être circonspects, lorsqu'il s'agit de bannir *Strauss* pour cause d'*horreur musicale*. Il est plus sage d'admettre qu'un complément d'éducation est nécessaire à notre oreille pour comprendre les innovations harmoniques et de considérer comme possible qu'un jour viendra, où son système sera aussi universellement accepté que celui de *Wagner* l'est à présent.

Till Eulenspiegel prête naturellement à des audaces harmoniques. Le caractère fantasque du héros, son attitude de révolté aux institutions existantes, pouvaient tenter un musicien beaucoup moins révolutionnaire, usant les deux faces de la barrière académique. *Strauss* a franchi la frontière d'un seul bond et s'est enfoncé dans le dédale de sa troisième période. Dès lors, ses œuvres abondent en passages que tout musicien du clan conservateur rejette, levant les bras en signe d'horreur, malgré que ses plus ardents ennemis ne puissent nier la perfection magistrale de sa science technique et surtout son admirable facilité d'orchestration.

La partition de *Till Eulenspiegel* brille d'un éclat fourni par une intelligence et

une inspiration musicales inépuisables. La verve du satirique se retrouve dans une musique qui respire la vie, parmi d'innombrables traits d'un jeu étincelant. Strauss étale depuis le plus gros rire jusqu'au plus amer rictus du cynique. Sous sa magique inspiration, l'orchestre rit, jacasse, ricane et s'esclaffe, comme jamais ne vis, et, pendant sa course échevelée, une compassion tendre et profonde pour l'humanité qui peine, une indignation de feu contre l'insolence et l'oppression parcourent l'œuvre et la rehaussent du divertissement folâtre au rang d'une critique sévère de la vie. (A suivre.)

R.-A. STREATFIELD (1).

Traduit de l'anglais par L. PENNEQUIN.

(1) *Modern music and musicians*. Methuen & Co, Londres.



Le roman du mois

L'expiatrice,

par Ch. NICOUCLAUD.

Nous avons lu ce roman d'un bout à l'autre, et sincèrement l'impression qui nous reste n'est pas bonne. Nous n'aimons guère la religiosité malade de l'héroïne : les âmes fortement trempées sont autrement viriles ; il est possible qu'au point de vue psychologique, cette exagération nerveuse de la piété mérite d'être étudiée : mais laissons cela aux médecins, et ne jetons pas dans les âmes le ferment d'erreurs bien dangereuses. Et puis, il y a la figure singulièrement répugnante du père Guissin : rarement tant d'égoïsme, tant de roublardise ont pu s'abriter sous la soutane d'un confesseur mondain ; cette caricature donne la nausée. Pour compléter le tableau, un bataillon de dames patronesses dont la fausse dévotion n'a rien de bien reconfortant. Il est possible que l'on rencontre dans le monde des milieux aussi vilains, mais à quoi bon leur consacrer des descriptions de 400 pages ! Qu'est-ce que le

lecteur chrétien gagnera à lire semblable pamphlet ?

A tour de bras,

par JEAN DES TOURELLES.

Jean des Tourelles en est à sa sixième série des *Histoires du temps présent* ; il frappe à tour de bras sur les erreurs contemporaines. Cette forme attrayante de la satire a conquis droit de cité dans le domaine littéraire, et le succès qu'elle a rencontré auprès de la clientèle honnête témoigne de son opportunité. Comme le dit fort bien M. Paulin Renault dans la préface du volume, on se prend à admirer la verve gaillarde, le réalisme entraînant, la vigoureuse faculté d'observation de l'auteur. Le talent de la mise en scène, joint à l'exquise finesse du conteur, à la perspicacité du moraliste, gagnent à l'écrivain les sympathies de ses adversaires de bonne foi aussi bien que celles de ses fidèles admirateurs. Ces pages sont surtout écrites pour la France, mais le lecteur belge fera bien de les parcourir : elles lui serviront d'antidote préventif contre les maux dont se meurt la patrie de saint Louis.

Face au devoir,

par EDMOND COZ.

Face au devoir est une œuvre de toute actualité. Du haut de la chaire de Notre-Dame un orateur vient d'appeler les femmes françaises à travailler, par leurs actes, pour la terre natale, à l'exemple de la libératrice d'hier qui sera la libératrice d'aujourd'hui.

Telle est la haute pensée de l'auteur de *Face au devoir*, déjà bien connu par la manière énergique dont il brosse les tableaux successifs de l'action vécue et dramatique découlant de l'observation psychologique dont il étaye ses thèses. Il nous fait mesurer, sans pessimisme aucun, les fissures par lesquelles s'écoule la vitalité de toutes les classes sociales.

S'il envisage le danger en face, il démontre la possibilité de la lutte, les chances de succès, et, après avoir entraîné les lecteurs dans le cycle des péri-

péties émouvantes du roman, il leur laisse une impression d'espérance et de force reconquise qui les prépare eux-mêmes à l'action.

Les fêtes du cœur,
par G. GASZTOWTT.

Ce ne sont pas les fêtes du cœur que nous décrit l'auteur, mais bien plutôt ses douleurs, ses désillusions, ses amertumes. Un jeune professeur a voué à la fille de son directeur une admiration ardente ; par un concours de circonstances assez compliquées, la jeune fille a connaissance de ce sentiment, et elle aussi se prend à aimer son adorateur. Pendant longtemps, leurs cœurs seuls parlèrent, jusqu'au jour où le professeur doit quitter le pensionnat. De ce moment commencent pour lui les tristesses, les contrariétés de toute sorte ; il devient un véritable déshérité, et une suprême épreuve lui est réservée : sa fiancée, oublieuse de ses serments, se marie ailleurs. Ce ne sont pas là des fêtes du cœur, n'est-ce pas ? Ces péripéties d'un drame intime sont pourtant bien décrites, si bien que l'ouvrage se lit avec plaisir.

Déserteur ?

par FLORIAN PARMENTIER.

M. Parmentier, dans ce roman militaire et social, nous montre ce qu'est en France la vie de caserne : le tableau est saisissant. Certaines pages du roman, relatives aux mœurs, sont d'un réalisme frappant, et ne permettent pas de mettre l'œuvre en des mains inexpérimentées ; l'auteur ne l'a pas écrite d'ailleurs pour les jeunes filles, mais bien pour les hommes dont l'influence peut remédier aux maux qu'il signale.

Il y a beaucoup à rénover dans la vie de caserne : celle-ci trop souvent n'est qu'une école de dépravation, d'abêtissement pour le jeune soldat. La sociologie moderne devrait bien s'occuper du relèvement moral de ce milieu, où seules les grandes idées de patriotisme sont de mise. C'est à ce travail social que M. Parmentier convie les bonnes volontés : puisse-t-il être compris et écouté.

Petite José,

par PIERRE PERRAULT.

Histoire d'une petite fille de six ans, qui, tout en jouant avec sa poupée, trouve moyen de nous donner parfois d'utiles leçons. Les jeux de José paraîtront peut-être insignifiants, mais ce n'est pas là ce qu'il faut voir dans ce livre. L'intérêt réside surtout dans l'étude d'un caractère d'enfant, primesautier dans ses saillies ; l'intérêt, c'est encore l'éveil d'une âme dont la précoce perspicacité devine bien des dessous de la vie et les juge à sa façon ; c'est enfin le charme adorable qui naît de l'ingénuité même de la petite héroïne.

Excellent ouvrage à faire lire par nos enfants.

FR. DUFOUR.



**La Franc-Maçonnerie
est-elle d'origine juive ?**

On rencontre à presque tous les grands changements de la pensée une action juive, soit éclatante et visible, soit sourde et latente. Ainsi, l'histoire juive longe l'histoire universelle sur toute son étendue et la pénètre par mille trames. (*Univers Israélite*, 26 juillet 1907, p. 585.)

La franc-maçonnerie a fait son apparition voici bientôt deux siècles, et depuis deux siècles bientôt ses historiens, tant francs-maçons que profanes, donnent au problème de ses origines des solutions qui varient à l'infini. L'inconcevable multiplicité des origines attribuées à la franc-maçonnerie ne jette-t-elle pas de graves suspicions sur cette société secrète ? N'est-il pas étrange qu'une association dont la naissance est, en somme, assez proche de nous, ait réussi à entourer sa source d'une véritable forêt de documents apocryphes ? N'est-il pas extraordinaire que cette forêt de fables, de fraudes et de faux d'une invraisemblance parfois stupéfiante ait poussé des frondaisons tellement épaisses que la source qu'elles protègent

de leur ombre semble encore plus mystérieuse que la source du Nil ?

En raison des langes de mensonge dont la franc-maçonnerie naissante fut emmaillotée, on ne peut évidemment procéder que *par hypothèses* dans la recherche de son véritable père. La présente étude ne fournira donc que ce qu'elle est susceptible de fournir : *une hypothèse*, mais une hypothèse appuyée sur un faisceau d'événements historiques et de déductions qui, à nos yeux, entraînent une quasi-certitude.

Avant toute chose, il nous paraît utile de décrire en quelques mots les états d'esprit que nous avons traversés dans nos recherches déjà longues sur les sociétés secrètes en général et la franc-maçonnerie en particulier.

Tout d'abord, en voyant, ainsi que nous l'avons vu, les sociétés secrètes couvrir de leur réseau le monde païen autrefois comme aujourd'hui, nous avons longtemps repoussé la croyance de l'origine juive de la franc-maçonnerie, parce que nous généralisons à l'excès : nous estimions que, puisque telles et telles sociétés secrètes du passé et du présent naquirent sans le concours d'Israël, il n'était pas nécessaire d'admettre l'action principale de ce dernier dans la création de la franc-maçonnerie, qui est la plus importante des sociétés secrètes modernes. En outre, un aveugle orgueil de race nous dictait ce raisonnement captieux : que la race aryenne, grande dans le mal comme dans le bien, était tout à fait capable d'avoir enfanté des hommes assez ingénieusement pervers pour forger à eux seuls le redoutable instrument de tyrannie qu'est la franc-maçonnerie. Celle-ci nous apparaissait alors comme la grande hérésie moderne, armée par de subtils ennemis du Christianisme de la puissance que donne le secret pour mieux combattre l'Eglise, mais armée ainsi par des chrétiens d'origine, — tristes apostats acharnés contre la foi qu'ils avaient rejetée.

Nous voyions bien, il est vrai, que le Juif talmudiste avait pris une large part dans la formation de certaines sociétés secrètes, notamment dans la création de la Rose-Croix dont la franc-maçonnerie procède directement. Mais nous n'allions pas plus avant. C'était ainsi qu'*au sujet du fait capital qui domine l'histoire de la naissance de la franc-maçonnerie* (la transformation des loges de maçons de métier par les Rose-Croix), nous écrivions dans un livre paru en janvier 1906 :

« Ashmole et les autres Rose-Croix agissent-ils de leur propre mouvement ?
» Ou bien quelqu'un les poussait-il dans l'ombre ?... Ceci est de l'ordre des hypothèses.
» Mais il est évident que les Juifs kabballistes qui avaient inspiré les doctrines rosicruciennes devaient avoir conservé dans la Rose-Croix, mère de la franc-maçonnerie, une influence considérable. » (*Les Sociétés secrètes, leurs crimes*. Paris, 1906, p. 262.)

« Quelqu'un — dans l'ombre — poussait-il Ashmole ? » (disions-nous). « Ceci est de l'ordre des hypothèses. » Mais justement, nous eussions dû, dès lors, nous efforcer d'apprécier la valeur de l'hypothèse particulière où le Juif talmudiste, loin de n'être qu'un adjuvant, un auxiliaire, serait l'ouvrier principal dans la construction de la franc-maçonnerie. Il eût importé grandement que nous recherchions dès lors si cette dernière hypothèse n'était pas la plus féconde, et la seule même qui fût capable d'expliquer un ensemble touffu de phénomènes historiques, tandis que, sans elle, cet ensemble demeure un chaos d'énigmes incompréhensibles.

Ce que nous n'avions pas pensé à faire en 1906, nous le faisons aujourd'hui.

Ainsi, une première étude des sociétés secrètes nous avait amené au seuil du mystère. Puis, l'hypothèse de l'origine juive de la franc-maçonnerie nous est apparue comme la clef nécessaire pour ouvrir les portes des arcanes où sont cachés les secrets de la guerre implacable

livrée depuis deux mille ans au Christia-
nisme, guerre plus savante, plus désas-
treuse que jamais pour l'Eglise, depuis
que la franc-maçonnerie est venue au
jour, — depuis deux siècles.

Après nos nouvelles recherches, la
franc-maçonnerie est donc devenue à nos
yeux le dernier, le suprême ouvrage
d'une puissance créatrice dont toutes les
ébauches sont loin de nous être connues
— parce qu'on les a enfouies au fond des
souterrains d'un monde occulte ennemi
du monde chrétien ; — mais du moins
nous voyons la griffe de cette puissance
de ténèbres profondément marquée sur
certaines sociétés secrètes antérieures à
la franc-maçonnerie, anti-sociales comme
elle et comme elle anti-chrétiennes.

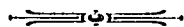
Et cette griffe, *c'est la griffe du Juif tal-
mudiste.*

Bref, *l'hypothèse de l'origine juive de la
franc-maçonnerie*, si puissamment con-
struite par Gougenot des Mousseaux, par
Edouard Drumont et par Copin-Alban-
celli, pour ne nommer que ces éminents

chefs d'école, *nous paraît acquérir une force
nouvelle à la lumière des faits historiques qui
s'enchainent ci-après.*

(A suivre.)

LOUIS DASTÉ.



Le Congrès d'éducation familiale

Suivant l'activité des comités nationaux
et locaux de propagande, le *Troisième Con-
grès international d'Education familiale* com-
ptera de 2.000 à 5.000 membres et 200 à
500 rapporteurs. Les rapports et comptes
rendus compteront 9 volumes, qui con-
stitueront le travail le plus complet sur
l'importante question de l'éducation, qui
devrait se trouver dans toutes les biblio-
thèques. Ces volumes seront envoyés à
tous ceux qui enverront une souscription
de 10 francs au secrétaire général, M.
PIEN, 44, rue Rubens, Bruxelles. Les
rapports devront être envoyés, sans faute,
avant le mois de novembre 1909.



J'AI MA RELIGION A MOI.

(PLAN DE CONFÉRENCE.)

Exorde. Encore un nouvel échappatoire... « *J'ai ma religion...* »
Parole I. peu sincère, II. peu raisonnable.

I. Parole peu sincère. J'ai ma religion. Laquelle ? Est-ce :

1. Une religion étrangère ? — Etes-vous idolâtre ? Mahométan ?...
2. Une » du pays ? — Seriez-vous catholique ? Protestant ?
3. Une » nouvelle ? — Quel est votre Credo ?... Quels sont
vos commandements ?...

— J'ai ma religion ! Cela veut dire, je n'en veux aucune...

II. Parole peu raisonnable. Vous êtes libre d'avoir ou de n'avoir
pas de religion ; c'est vrai. Mais en avez-vous le droit ?

Vous êtes libre de brûler ma maison — En avez-vous le droit ?

» » » de me piétiner — » » » » »

» » » de vous jeter à l'eau — » » » » »

— En vous passant de religion, vous faites fi de Dieu qui en a
révélé une, de l'humanité qui y a toujours cru...

Vous êtes libre d'agir ainsi — En avez-vous le droit ?...

— En vous donnant le droit d'avoir n'importe quelle religion,
vous vous mettez en contradiction, avec :

1. La raison. Tel le soldat : « Je marcherai à ma guise ».

» l'ouvrier : « Je travaillerai à ma façon ».

2. Dieu. Il a dit : « Celui qui croira... qui fera ceci... sera sauvé ».

3. L'Eglise. Elle a été chargée par Dieu d'enseigner. « Allez...

Conclusion. Leur parole « *J'ai ma religion...* » Vantardise !!!...
La vôtre sera celle-ci : « *J'ai la religion que Dieu a révélée...* »

(D'après Mgr Gibier.)

J. LECHIEN, S. J.

L'abbé Ch. Perraud

Quelques témoins de la vie de l'abbé Ch. Perraud, émus d'apprendre que la brochure : *Un prêtre marié* trouvait créance auprès d'un certain nombre de gens, ont décidé d'y répondre (1).

Ces pages de critique ferme et loyale démontrent définitivement, ce dont ne pouvaient douter de bons esprits, que MM. Loyson et Houtin comprennent étrangement la vérité et l'histoire.

Nous devons à nos lecteurs d'analyser sommairement les conclusions de cette *Réponse*.

* * *

M. Houtin historien se réfère à M. Loyson témoin. Ce témoin nous doit être suspect. Son but avoué a été de se justifier, en montrant par le « douloureux exemple » de Ch. Perraud que « les vœux perpétuels sont au rang des plus funestes abus de l'Eglise catholique ». C'est une thèse qui nous est annoncée.

Quant aux « procédés » de M. Loyson, ils rééditent ceux que nous avaient révélés les affaires Bernard et Montalembert. S'en souvient-on ?

En 1869, au lendemain de son « appel au Concile », le P. Hyacinthe avait reçu de l'abbé Bernard une lettre d'approbation. Quand le Carme se fut sécularisé, l'abbé Bernard, par deux lettres, blâma son acte. Or, M. Loyson livra à l'abbé Michaud, qui la publia, la première lettre. Les deux autres ne furent pas jugées dignes de cet honneur. Pourquoi ?

Montalembert avait composé un écrit : *L'Espagne et la liberté*, et l'avait fait imprimer, non pour le publier immédiatement, mais pour le soumettre à la critique de quelques amis. Le P. Hyacinthe en reçut un exemplaire, et Montalembert l'autori-

sait, le cas échéant, à publier l'ouvrage après sa mort. Le moine apostasie.

Immédiatement, Montalembert rédige un nouveau codicille pour déclarer nulle et non avenue toute disposition en faveur de M. Loyson et lui substituer M. L. de Gaillard de Bollène. Cinq ans après, M. Loyson commença à publier *L'Espagne et la liberté* dans la *Revue Suisse* de M. Tallichet. Sans le procès qui suivit, le public eût ignoré et le nouveau codicille et les lettres magnifiques de Montalembert au Carme apostat.

Depuis, la méthode de M. Loyson n'a pas varié. Comme il avait trafiqué de l'amitié de l'abbé Bernard et de Montalembert, aussi délicatement il trafiqua de celle de Ch. Perraud. Et non seulement il a eu la discrétion de livrer les confidences de l'abbé Perraud, mais il les a truquées, il les a falsifiées. Il fallait que Ch. Perraud justifiât le mariage sacrilège de Loyson. Les moyens valent la fin.

Voilà le témoin.

* * *

Et voici l'historien.

M. Houtin nous déclare qu'il s'est proposé « tout uniment de raconter ». Que M. Houtin, avec cette candeur qui lui est si naturelle, nous avoue donc que tel est aussi le but de M. Loyson, qui dirige sa plume.

Au reste, supposer que M. Houtin ne serait, aux mains de M. Loyson, qu'un outil inconscient, serait injuste. On susurre, en certains milieux, que M. Houtin nourrirait pour le cardinal Perraud des sentiments tout autres qu'une « violente amour ». Or tout, dans sa brochure, semble arrangé pour faire comprendre que l'évêque d'Autun aurait couvert sous son manteau les hontes de son frère, et, dissimulant tout, aurait imposé à Charles de tout dissimuler lui-même. Est-ce assez piquant d'ériger l'hypocrisie en système d'Eglise !

L'impartialité de M. Houtin aurait donc, en principe, quelque droit à notre méfiance. Voyons-le à l'œuvre.

(1) *Réponse à MM. Loyson et Houtin*. CHARLES PERRAUD, PERREYVE et GRATRY, par quelques témoins de leur vie, avec une lettre-préface de Mgr Chapon, évêque de Nice. Paris, Bloud.

Pour amorcer l'idylle qu'il nous prépare, il nous raconte d'abord que, dès la mort de Perreyve, Ch. Perraud commençait à sentir qu'il s'était, lui aussi, « chargé d'un fardeau trop lourd ». Or, Perreyve est mort en 1865, et la phrase citée a été écrite en 1870. En outre, elle n'a pas du tout le sens précis que lui prête M. Houtin.

Arrivons au « mariage ». « Parmi ses nombreuses pénitentes, nous dit M. Houtin, Ch. Perraud avait trouvé une compagne capable d'assurer son bonheur. C'était une femme jeune encore — elle avait un peu plus de 30 ans — et qui, outre son mari, avait perdu son fils unique, un bel enfant de 7 ans. »

Est-ce assez précis ? Mme Duval — puisque c'est d'elle qu'il s'agit — avait, en effet, en 1870, « un peu plus de 30 ans », puisqu'elle approchait de 40. Ce n'est d'ailleurs pas au confessionnal, mais au chevet de sa mère, Mme Perraud, que Charles l'avait rencontrée. C'était une domestique de sa famille. L'exactitude de M. Houtin est donc assez relative.

Quant à la bénédiction par laquelle, « un matin du mois de juillet 1872 », Ch. Perraud aurait scellé son union avec la veuve du charcutier Duval, on oublie de nommer la sacristie où elle fut donnée. Silence mystérieux. Le fait valait que M. Houtin citât quelques graves autorités. Il n'en a qu'une seule, toujours la même, la mémoire de M. Loyson. Pour accréditer une comédie aussi ridiculement invraisemblable, on voudrait mieux que la parole d'un moine marié. M. Houtin n'a rien de plus, rien.

Ou plutôt tout ce roman est échafaudé sur la correspondance Perraud-Loyson. Les auteurs de la *Réponse* ne s'arrêtent pas à contester l'authenticité des citations de M. Houtin. Mais ils constatent invinciblement les faits suivants : 1° Par elles-mêmes, ces lettres ne contiennent rien, absolument rien au sujet du prétendu mariage ; 2° Ch. Perraud et Mme Duval y seraient désignés par X et Z. Or, Ch. Perraud est Z dans

la première et devient X dans les suivantes. Bizarre confusion !

3° Rien n'indique, pas plus dans la première que dans les suivantes, que X ou Z soit une femme ;

4° Il y a plus. D'après M. Loyson lui-même, X et Z ne sont pas identiques à M. Perraud et à Mme Duval. Il écrit, en effet, dans son journal : « 19 juin 1878. Emilie (Mme Loyson) a été visiter l'exposition avec X et Z. Le cher P. Perraud a dîné avec nous. » Quelle distraction !

5° M. Houtin nous apprend que Ch. Perraud consulta plusieurs fois M. Loyson pour le mariage projeté. Or, si nous avons une réponse, on ne nous donne aucune des lettres de consultation. Elles devraient, cependant, être singulièrement démonstratives.

De même on étale la lettre par laquelle M. Loyson révèle à Mgr Perraud la situation de son frère. Mais la fatalité veut encore que la réponse du cardinal nous manque. Et pourtant elle aussi devrait être plus intéressante que l'insignifiant billet non signé qu'on nous octroie.

M. Loyson est un étrange témoin : les documents qu'il ne devrait plus avoir, c'est-à-dire les lettres qu'il a envoyées aux autres, il les a encore ; et les documents qu'il devrait avoir, c'est-à-dire les lettres que les autres lui ont envoyées, il ne les a plus.

*
**

Enfin, me dira-t-on, qu'en est-il de l'abbé Ch. Perraud ? Notre jugement sera bref.

L'abbé Ch. Perraud eut cinq grands malheurs : d'être une des très nombreuses victimes de l'utopie libérale ; d'écrire un mémoire pour la réforme du célibat ecclésiastique ; de souffrir, de 1870 à 1880, d'une déprimante neurasthénie ; de subir de cœur, sinon d'esprit, l'influence de M. Loyson ; d'hospitaliser une femme.

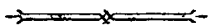
Plaignons ses illusions et sa sensibilité malade ; osons blâmer ses erreurs et ses imprudences, mais ne jetons pas la pierre à qui n'a pas péché.

Car nous ne croyons pas que l'abbé Ch. Perraud ait failli à son honneur sacerdotal. Sa charité fut aveugle, mais rien ne nous autorise à ajouter : coupable. Tout, au contraire, nous défend même un soupçon.

Pourquoi douterions-nous de ce prêtre droit et franc qui n'a jamais vécu dans le secret, qui, de 1872 jusqu'à la fin aussi bien qu'auparavant, « s'est toujours montré fidèle à ses devoirs et à son ministère », disant la messe, confessant régulièrement, vénéré et aimé de son directeur, un prêtre austère, l'abbé Sagnier, de ses voisins, les Frères de Saint-Jean de Dieu, tendrement respecté, avant comme après les révélations de M. Loyson, de son illustre frère, le cardinal Perraud?

Que reste-t-il du récit de M. Houtin? De laides insinuations.

Paix aux cendres du bon, faible et pauvre abbé Perraud ! M. CHARLES.



LE MOIS LITTÉRAIRE

BELLANGER (Camille). — *L'art du peintre*.

Un vol. in-16 de VIII-266 pages. Paris, 1909, Garnier. Prix : 2 fr. 50.

M. Bellanger nous avait donné antérieurement un ouvrage intitulé : *Le peintre, traité de peinture à l'usage de tout le monde*. Encouragé par l'accueil fait à ce premier essai, l'auteur a voulu reprendre en les développant, des données assez sommaires, et il présente aujourd'hui au public la première partie d'un ouvrage en quatre volumes conçu dans le même esprit que son devancier. Il fait connaître les lois générales qui régissent l'art du peintre, il en expose les grandes divisions ainsi que les principaux procédés. Pour devenir un bon peintre, il faut avant tout être excellent dessinateur : le présent ouvrage initie le lecteur aux éléments du dessin, à l'anatomie humaine, à la perspective : les développements donnés à ces divers sujets sont d'une remarquable clarté et constituent un exposé complet à la portée de tout le monde.

BOURÉE (H.). — *Notes pratiques sur l'emploi des plaques autochromes*. In-12 de 48 pages.

Paris, 1909, Mendel. Prix : 0 fr. 60.

Ces notes concernent surtout quatre objets : l'appréciation du temps de pose, la conduite rationnelle du développement, les précautions à prendre pour éviter les insuccès, l'utilisation des clichés en couleurs. Cette simple énumération fait comprendre l'utilité que peut avoir entre les mains de l'auto-chromiste un travail aussi documenté que celui de M. Bourée.

BOUSQUET (Georges). — *Histoire du peuple bulgare*. Un vol. in-16 de 436 pages. Paris, 1909, Chaix. Prix : 3 fr. 50.

Les événements récents des Balkans, et surtout les agrandissements territoriaux de la Bulgarie et la proclamation de la royauté, donnent à ce volume un vibrant intérêt. L'auteur, conseiller d'état honoraire, était placé mieux que tout autre pour étudier le problème balkanique et examiner les conséquences des faits qui amenèrent l'indépendance du royaume bulgare ; après avoir lu ces pages, où sont retracées les origines de ce peuple et sa lente évolution vers l'autonomie actuelle, on conclut avec M. Bousquet que la Bulgarie, par sa situation géographique et ses antécédents raciques, est appelée à jouer quelque jour un rôle prépondérant dans les Balkans, voire même à devenir un facteur important de la politique européenne.

BRETONNEAU (L.-J.). — *Bernadette*. Un vol. in-18 de 100 pages. Tours, 1909, Cattier. Prix : 1 fr. 25.

Nous signalons volontiers cette pièce religieuse, écrite surtout pour les congrégations, les pensionnats et les écoles libres de jeunes filles. Elle comprend deux parties : la première se passe à Lourdes et rappelle les différentes scènes des apparitions ; la seconde nous transporte à Saint-Gildard, où Bernadette se réfugia sous l'humble habit des sœurs de Nevers. L'auteur a su mettre dans ces différentes scènes un souffle profondément religieux, qui impressionne et élève l'âme.

BRICOUT (J.). — *Jeanne d'Arc* d'après M. Anatole France. Un vol. in-18 de 128 pages. Paris, 1909, Lethielleux.

Prix : 0 fr. 60.

Ce livre ne fait double emploi avec aucun des ouvrages publiés sur l'admirable jeune fille que l'Eglise vient d'exalter dans de solennelles cérémonies. Il dissipera bien des préjugés et rappellera très opportunément quelques points de doctrine ou d'histoire généralement ignorés. Quoique fondé sur une science historiquement inattaquable, il est à la portée de tous les esprits quelque peu cultivés. Aussi souhaitons-nous qu'il soit lu et

largement utilisé par les conférenciers, ecclésiastiques ou laïques.

BROQUELET (A.). — *L'art appliqué à l'industrie*. Un vol. in-16 de 412 pages. Paris, 1909, Garnier. Prix : 3 fr. 50.

L'auteur de ce volume s'est donné pour but de développer la notion du goût dans le public; son ouvrage s'adresse donc *aux enfants du peuple*, qu'il prépare dès l'école primaire à la culture esthétique; *aux artisans et aux chefs d'industries*, qu'il engagera à sortir des vieilles formules et à donner à tous les objets de la vie la plus grande somme d'art; *aux artistes* même, auxquels il permettra de renouveler les procédés de décoration et de perfectionner la technique aussi bien que la pratique. Tous trouveront à s'instruire en parcourant cet ouvrage bien écrit et abondamment illustré.

CASTELEIN (A.). — *Saint Paul*. Un vol. in-8° de 68 pages. Bruxelles, 1909, Goemaere. Prix: édition ordinaire, 1 fr.; édition de luxe, 1 fr. 50.

Beaucoup de théologiens et d'apologistes ont défendu la valeur du témoignage de saint Paul sur le Christ, l'Eglise et la doctrine du salut; peu l'ont fait avec la hauteur de vues du P. Castelein; l'éminent religieux fait preuve, dans son travail, d'une érudition peu commune et d'une profondeur originale de conceptions dogmatiques. Sous une forme claire et méthodique, l'auteur démontre victorieusement l'importance du témoignage de l'Apôtre : celui-ci nous apparaît comme le véritable panégyriste du Christ, de la foi et de la charité universelles.

Cornuilles en images. Collection de 12 cartes postales illustrées. Paris, 1909, Didier. Prix : 1 fr.

Cette collection constitue la pochette n° 4 de la *Littérature en images*; elle n'est pas la moins intéressante et continue d'heureuse façon cette publication recommandable.

DE DONVILLE (F.). — *Guide pour le choix d'une profession* à l'usage des jeunes filles et des dames. Un vol. in-16 de VIII-508 pages. Paris, 1909, Garnier. Prix : 3 fr. 50.

Nouvelle édition d'un livre utile entre tous; pour les parents se pose la question redoutable de l'avenir des jeunes filles : que feront-elles lorsque viendra l'âge de se créer une position? Evidemment, l'auteur n'a pas la prétention de résoudre ce problème épineux, son travail vise simple-

ment à guider la jeune fille dans le choix d'une carrière. Et elles se sont multipliées, les carrières que peut aborder la femme contemporaine : notre Mentor en relève plus de quatre cents. Munis des renseignements qui accompagnent chacune d'elles, les parents pourront plus facilement diriger le choix de leurs enfants suivant leurs aptitudes et leurs goûts.

DE RUDEVAL (Frédéric). — *Rio-de-Janeiro*. Un vol. in-8° de 38 pages. Paris, 1909, Garnier. Prix : 2 fr.

Dans cette monographie rapide, l'auteur nous montre toute la poésie de l'incomparable ville de Rio de Janeiro, nous dévoilant en même temps la richesse de la province du même nom. Mieux que personne, il pouvait nous parler d'un monde si proche du nôtre par la race et les idées. De longues années passées au Brésil lui ont permis d'étudier sur place l'évolution de ce peuple, dont l'histoire s'est déroulée à travers les siècles, pour ainsi dire, côte à côte avec la nôtre. Il n'y a là ni pédantisme ni littérature. mais l'œuvre d'un écrivain convaincu qu'il y a tout à gagner à mieux connaître la race latine dont l'essor économique, industriel et commercial prend de jour en jour plus d'ampleur.

DE WITT-GUIZOT (François). — *Les réflexions de Monsieur Houlette*. Un vol. in-16 de 296 pages. Paris, 1909, Perrin. Prix : 3 fr. 50.

M. Houlette est un professeur qui nous raconte les étapes successives de l'éducation d'un jeune garçon confié à ses soins; l'intention principale de l'auteur a été de nous exposer, sous une forme fantaisiste, ses principales idées en matière de pédagogie. Comment il convient de mêler toujours l'éducation morale à l'instruction intellectuelle, ou plutôt combien il est nécessaire de subordonner l'instruction à l'éducation, c'est ce qu'il nous rappelle par une foule d'anecdotes et d'exemples caractéristiques. Mais il se trouve que le vieux professeur, s'imaginant n'être qu'un pédagogue pareil à d'autres, se révèle à nous comme un philosophe et un moraliste des plus originaux, se faisant de toutes choses une conception qui n'appartient qu'à lui, et prenant sujet des moindres actions ou pensées de son élève pour s'abandonner à des réflexions pleines d'imprévu. Sans compter que sa propre figure et celle de son élève se montrent à nous dans un relief à la fois si net et si séduisant que le livre entier nous donne l'impression d'un roman autant et plus que d'un essai de pédagogie, écrit d'ailleurs avec une simplicité familière.

D'HUGHEER (R.). — *Le bonheur dans l'attente calme de la mort*. In-8° de 24 pages. Rosendaël, 1909, Lefebvre.

Sujet plutôt funèbre ; certes, pour le chrétien, la mort n'est pas un épouvantail, et la foi possède, pour ce redoutable moment, de sublimes consolations. Mais de là à appeler la mort à grands cris, il y a loin ; ce serait d'ailleurs aller à l'encontre des desseins de la Providence. Il n'est pas exact non plus que la religion chrétienne ait développé dans l'univers la mélancolie : en maints endroits de l'Évangile, Jésus-Christ nous répète au contraire qu'il faut servir Dieu le cœur joyeux, la figure souriante.

DIMNET (Ernest). — *Figures de moines*. Un vol. in-16 de 254 pages. Paris, 1909, Perrin. Prix : 3 fr. 50.

Cet ouvrage contient de simples notes d'un passant sur plusieurs grandes maisons religieuses de France : les Bénédictins anglais de Douai, la Trappe, l'abbaye de Saint-Martin-du-Canigou, l'abbaye de Lessies. A côté de ces souvenirs religieux, l'auteur a fait une place importante aux moines de Shakespeare : et ce chapitre n'est pas le moins intéressant, parce qu'il nous montre le grand dramaturge anglais respectueux de l'habit et de l'idéal monacal.

Bien écrit, religieusement pensé, le volume se lit avec aisance : puisse-t-il ramener les catholiques français à une notion plus saine de la vie chrétienne.

DIVOIRE (Fernand). — *Faut-il devenir mage ?* Un vol. in-16 de 122 pages. Paris, 1909, Falque. Prix : 2 fr. 50.

Titre singulier, me direz-vous. Ce vocable : « mage » vous rappelle les élucubrations empyriques du Sâr Peladan, la fantasmagorie éphémère d'Eliphaz Levy, peut-être le surhomme de Nietzsche. Au fond de toutes ces doctrines philosophiques, vous trouverez l'orgueil, personnifié dans l'idée de force, dans la volonté de puissance ; c'est ce que M. Divoire tend à démontrer dans son étude. Après avoir touché du doigt l'inanité des trois systèmes éthiques, il conclut par un chapitre dans lequel il leur oppose les sublimes doctrines du christianisme. Peut-être objectera-t-on que l'application du mot « magie » au corps des dogmes chrétiens est abusive ; nous en convenons, et l'étude aurait gagné en laissant de côté cette dénomination assez amphibologique. Nous retenons en tout cas de l'ouvrage qu'en dehors de la foi catholique il n'y a pas place pour une philosophie capable de donner satisfaction à la pensée humaine.

FIRMERY (J.). — *La chanson des Nibelunge*. Un vol. in-16 de 310 pages. Paris, 1909, Colin. Prix : 3 fr. 50.

La légende des Nibelunge, où Richard Wagner a puisé la matière de sa Tétralogie, est très mal connue chez nous. Pour goûter le charme de ce vieux poème, qui égale en grandeur tragique les plus belles épopées du moyen âge, nous n'avions jusqu'ici que de fades traductions lamentablement inexactes. M. Firmery, bien connu par ses travaux antérieurs sur la langue et la littérature allemandes du moyen âge, en donne une nouvelle, avec une copieuse introduction et des notes. Cette traduction, faite directement sur le texte haut-allemand, ne laisse rien à désirer pour l'exactitude : on sent que chaque mot y a été pesé, de façon à rendre jusque dans les plus petites nuances la pensée du poète allemand. Mais, en même temps, le traducteur s'est attaché à conserver le style et le rythme de son auteur. Ce travail, résultat de longs efforts, est à ranger parmi les rares traductions qui peuvent donner l'impression vivante de l'œuvre originale.

FRICTSCH (J.). — *Les engrais*. Deux vol. in-18 de 242 et 256 pages. Paris, 1909, Laveur. Prix : 4 fr.

L'emploi des engrais chimiques a été l'objet de publications nombreuses dont quelques-unes sont vraiment excellentes. Mais, malgré la haute compétence de leurs auteurs, et peut-être même en raison des développements qu'ils ont donné à leur exposé, ces ouvrages manquent de la précision que recherche le praticien.

M. Fritsch s'est proposé de combler cette lacune. Son ouvrage se divise en deux parties : la première est consacrée à l'étude de la plante, du sol et de l'atmosphère, du fumier de ferme, des composts, des divers amendements. Les engrais verts sont décrits en détail en vue de leurs applications aux différentes cultures. Cette partie se termine par un chapitre spécial sur l'exploitation du sol sous le régime du fumier de ferme, où l'auteur démontre par des chiffres à l'appui l'insuffisance de la restitution par le fumier seul et l'impossibilité d'obtenir des rendements maxima sans le secours des engrais chimiques.

La seconde partie est consacrée à l'étude des engrais chimiques azotés, phosphatés et potassiques. La nature particulière du principe fertilisant qui caractérise chacune de ces trois catégories impose pour leur emploi des règles précises que l'auteur expose d'une manière très nette. Après la description détaillée de chacun de ces engrais, l'auteur décrit leur application pratique. Chaque plante est l'objet d'une monographie spéciale, dans laquelle sont étudiés ses besoins

et ses préférences d'après les études et les expériences des agronomes les plus éminents de tous les pays. L'emploi des engrais potassiques, notamment, n'a jamais été étudié d'une manière aussi complète et aussi pratique.

GUÉRAUD-DE LAHARPE (S.). — *Les bovidés*.

Un vol. in-18 de 284 pages. Paris, 1909, Laveur. Prix : 2 fr.

Cet ouvrage s'adresse surtout à la grande masse des petits et moyens agriculteurs. Débarrassé de toutes les dissertations scientifiques pures, qui intéressent plutôt les grands agronomes, il met à la portée des éleveurs les dernières données de la science zootechnique moderne. L'auteur insiste particulièrement sur l'amélioration du bétail par la sélection des meilleurs types dans chaque race, sur la gymnastique fonctionnelle des organes pour développer la production de la viande et du lait, sur l'alimentation raisonnée.

L'ouvrage comprend la production et l'élevage rationnel du jeune bétail, la production de la viande avec les divers modes d'engraissement, la production du lait et les circonstances qui influent sur elle, la production du travail moteur. Les races bovines françaises sont succinctement décrites, et le livre se termine par un chapitre sur les maladies des bovidés avec les remèdes à employer dans les cas ordinaires.

GUILLAUME (L.). — *Virgile et Veuillot*.

Deux poètes bucoliques. In-8° de 18 pages. Louvain, 1909, Institut supérieur de philosophie. Prix : 0 fr. 50.

Le *Glaneur* a parlé à maintes reprises de l'*Œuvre des classiques comparés*, que dirige M. le chan. L. Guillaume ; ses lecteurs sont donc au courant de la méthode de comparaison, et ils goûteront d'autant mieux la présente étude sur Virgile et Veuillot. Il n'est pas sans intérêt de constater les curieux résultats d'un pareil travail ; M. Guillaume, après avoir donné le texte des deux églogues, les analyse dans le détail en recherchant successivement en quoi l'une et l'autre peuvent contribuer à la formation intellectuelle et littéraire. Les conclusions de cette enquête sont toutes en faveur de Veuillot : nos amis les liront dans la brochure elle-même, écrite en ce style clair et sobre qui caractérisait l'éminent humaniste.

HUMBERT (Charles). — *La flotte fantôme*.

Un vol. in-16 de 324 pages. Paris, 1909, Tallandier. Prix : 3 fr. 50.

Depuis plusieurs années, nous avons bien vu périodiquement, dans la grande presse, des réquisitoires formidables contre le ministère de la marine ; on nous parlait de milliards gaspillés, de

pots-de-vin scandaleux, de livraisons truquées, de vaisseaux incapables de tenir la mer, de canons sans obus ; mais nous pensions ces articles inspirés par les passions politiques ou des animosités personnelles. Aussi la *Flotte fantôme* de M. Humbert nous apparut-elle comme un pamphlet, que nous lûmes par acquit de conscience. Cette lecture, hélas ! nous a convaincu que ce que nous savions n'est rien à côté de la réalité. Nous sommes loin de compte de la courageuse déclaration de l'amiral Germinet ; le vieux marin ne signalait qu'un crime, M. Humbert en signale mille. Et qu'on ne crie pas à l'exagération : il appuie ses dires de documents officiels et authentiques, de statistiques désolantes, de témoignages écrasants. Et la conclusion de sa vaste enquête, c'est que la France n'a en ce moment ni marine sérieuse, ni canons, ni projectiles, ni sous-marins : trois heures de lutte, et c'en est fait de ce qui fut autrefois la flotte française.

Il ne nous est guère possible de suivre l'auteur dans les détails de son réquisitoire : il faudrait tout citer. Nous dirons seulement que son livre est un acte de patriotisme, courageux, loyal, où les préventions politiques n'ont rien à voir. M. Humbert a voulu ouvrir les yeux sur les faits scandaleux, sur l'administration criminelle qui conduit la France à la ruine : il a bien fait, et tous les hommes d'honneur l'en féliciteront.

JOERGENSEN (Johannes). — *Saint François d'Assise*. Un vol. in-12 de cii-536 pages.

Paris, 1909, Perrin. Prix : 5 fr.

Joergensen est un écrivain danois que les vicissitudes de la vie amenèrent à faire un assez long voyage en Allemagne et en Italie. Les églises d'Allemagne, la naïve piété des paysans bavarois ébranlèrent quelque peu ses convictions protestantes ; en Italie l'attendait le miracle de la grâce : à Assise, en présence des lieux sanctifiés par le doux poète des *Fioretti*, il se sentit puissamment attiré vers la foi catholique. La conversion fut complète, définitive, et il en reste, comme témoignage durable, cette remarquable vie du pauvre d'Assise que M. Teodor de Wyzewa, avec son talent coutumier, a bien voulu traduire pour les lecteurs français.

L'auteur présente saint François sous quatre aspects bien caractéristiques : le bâtisseur d'églises, l'évangéliste, le chanteur de Dieu, le solitaire ; et ce sont bien là les notes dominantes du grand religieux. Que de souvenirs d'une infinie douceur dans ces pages si belles ! La vision de Spolète, le baiser au lépreux, la prédication aux oiseaux, les *Fioretti*, que de visions d'amour divin, couronnées par la célèbre institution de la Portioncule, événement unique dans les annales chrétiennes. M. Joergensen a versé dans ce livre

toute son âme tendre et rêveuse, éprise de vérité et de foi.

JOIRE (Paul). — *Les phénomènes psychiques et supernormaux*. Un vol. in-8° de 570 pages. Paris, 1909, Vigot. Prix : 6 fr.

Les phénomènes psychiques ont soulevé et soulèvent encore d'ardentes controverses; tenants et adversaires des théories spirites se laissent trop souvent emporter par le parti-pris et l'exagération, et c'est toujours un plaisir de rencontrer, en cette matière, un critique sérieux et impartial. M. Paul Joire est l'un de ceux-ci; savant intègre, praticien expérimenté, il veut s'instruire avant tout, et dans ce but il a réuni autour de lui le plus grand nombre possible de documents avérés, d'expériences vérifiées par des témoins au-dessus de tout soupçon. Il examine les uns et les autres, il scrute à fond leurs causes et leurs effets, il s'efforce d'y rechercher consciencieusement la solution du problème psychique. Cette solution, il ne tente pas de l'esquisser; fidèle à son rôle d'observateur, il attend, avant de se prononcer définitivement, que la somme d'expériences scientifiquement constatées soit suffisante pour permettre des déductions complètes, étayées sur des bases vraiment sérieuses. Nous croyons qu'en ces matières si épineuses, c'est la seule ligne de conduite à tenir par tous ceux qui veulent réellement s'instruire; en l'état actuel de nos connaissances, le problème est encore trop complexe pour que l'on puisse, sans témérité, en définir sa solution. Comme M. Joire et avec lui, étudions patiemment: la lumière est à ce prix.

LEFÈVRE (Paul). — *Premiers vers*. Un vol. in-16 de 264 pages. Bruges, 1909, Geuens. Prix : 3 fr. 50.

« Heures blanches, heures grises, heures noires » constituent ce premier envol d'une âme qui ne manque pas de talent. Nous ne dirons pas que tout est à louer dans le volume; il faut tenir compte des hésitations inhérentes à tout début, et M. Lefèvre ne nous trouvera pas trop sévère si nous lui disons que certains détails demandent un supplément de fini. Cette simple remarque faite, nous reconnaissons volontiers qu'il y a beaucoup de promesses dans ses vers; l'écrivain a des idées nettement senties, et il sait les exprimer avec une précision louable. Ses poèmes sont d'ailleurs vivifiés par un souffle religieux qu'il ne cherche pas à déguiser: peu de poètes, disons plus, peu de littérateurs osent encore, de nos jours, affirmer aussi sincèrement leurs convictions. Et cela aussi est à louer.

MARCELLIN (Henry). — *Chansons blondes,*

chansons grises. Un vol. in-16 de 76 pages. Bruxelles, 1909, Fuytynck. Prix : 2 fr.

Dans cette élégante plaquette, il y a de jolies choses et des choses moins bonnes: simples assonances, hémistiches rimés, hiatus sont des petits riens qui disparaîtront d'une prochaine édition. L'ensemble laisse une bonne impression de fraîcheur, de tendre sentimentalité, de touchante intimité. Nous aimons mieux les *chansons grises*, dont le style est plus ému, la forme plus précise.

MAZEL (Henri). — *Pour causer de tout*. Un vol. in-16 de 382 pages. Paris, 1909, Grasset. Prix : 3 fr. 50.

L'auteur intitule son travail: Petit dictionnaire des idées et des opinions; c'est bien l'impression que laissent ces notes, extraites pour la plupart des chroniques de science sociale publiées par M. Mazel dans le *Mercur de France*. Réflexions d'une portée générale, elles intéresseront le lecteur par leur variété et leur actualité: le ton ironique de l'écrivain cache souvent une remarquable clairvoyance. Certains sujets sont traités avec une grande profondeur de vues: tel l'entrefilet sur l'éducation, que nous voudrions voir reproduire par tous les organes spéciaux de la pédagogie. Les vérités religieuses sont ailleurs présentées dans un style un peu frondeur. M. Mazel ne nous apparaît pourtant pas comme un ennemi déclaré de l'Eglise, mais il cède volontiers à l'habitude de la critique, même en cette matière: nous ne pouvons l'en approuver. Tout le reste est bien et mérite une lecture attentive.

MUZAT (Louis). — *Les vieilles filles*. Un vol. in-16 de 96 pages. Paris, 1909, Librairie des Saints-Pères. Prix : 1 fr.

En ces pages écrites d'une plume alerte et brillante, l'auteur plaide la cause d'une catégorie de célibataires faussement accusées et injustement jugées, et nous donne des détails instructifs et curieux sur des questions de plus en plus à l'ordre du jour: le problème du célibat, et celui de la repopulation, qui y est connexe. Il ne sera donc pas sans intérêt de lire cet ouvrage.

NICOLAY (Fernand). — *Ce que les pauvres pensent des riches*. Un vol. in-16 de 308 pages. Paris, 1909, Perrin. Pr. : 3 fr. 50.

Voilà un ouvrage qui a demandé de son auteur une dose peu commune de sang-froid et de perspicacité; il fallait en effet dire la vérité, et la dire sans blesser ni le pauvre ni le riche, la dire de façon à jeter la conviction dans l'âme de l'un et de l'autre. M. Nicolay a réussi ce tour de force;

grâce à une psychologie profonde, il touche du doigt les plaies sociales modernes, il dénonce l'inanité des doctrines socialistes, il réfute les théories de l'état-tout, il ramène à leurs justes proportions les questions des retraites ouvrières, de la bienfaisance publique, il étudie enfin les revendications des travailleurs. On pourrait croire que les classes dirigeantes sont malmenées par une manière de réquisitoire : l'auteur, certes, ne cèle pas leurs fautes, mais s'il parle franchement, sa sincérité reste d'une extrême courtoisie, il ne vise pas à froisser les riches, mais bien à leur faire entrevoir les devoirs qui leur incombent du fait de leur fortune. Au peuple, par contre, M. Nicolay parlera de droits, évidemment, mais aussi et surtout de devoirs : car les petits ont leurs devoirs comme les grands ; pour les uns comme pour les autres, l'avenir n'est pas dans la lutte fratricide, mais dans l'entraide loyale et généreuse. Voilà ce que nous dit cet ouvrage, dans sa forme aussi originale que finement littéraire.

POUSSART. — *Le guide du pianiste*. Un vol. in-16 de 432 pages. Paris, 1909, Garnier. Prix : 3 fr. 50.

Dès son avant-propos, l'auteur précise le but qu'il se propose et les moyens qu'il veut mettre en œuvre. Pour faire un bon musicien, trois choses sont nécessaires : un bon mécanisme, la connaissance exacte des théories musicales, le goût artistique ; pour acquérir ces trois qualités, il faut un travail sérieux, méthodique, proportionné. Se guidant sur ces idées générales, M. Poussart donne d'abord aux débutants des conseils pratiques de formation, accompagnés de notions élémentaires sur les théories et le mécanisme ; progressivement il note leur application aux différents cas où ils peuvent se rencontrer. Puis, connaissant les bases même de l'art, il expose ses vues sur l'expression et le goût. Enfin, il indique la façon générale de travailler un morceau, et il termine par les règles de la transposition et une vue d'ensemble sur les grands musiciens et les formes de leurs œuvres.

POUSSART et WAGNER. — *Guide du sculpteur sur bois*. Un vol. in-16 de 394 pages. Paris, 1909, Garnier. Pr. : 3 fr. 50.

Ce manuel est divisé en trois parties. La première traite du dessin, du bois et de l'outillage du sculpteur ; la seconde s'occupe de la façon de couper le bois et de le sculpter ; la troisième donne à l'apprenti des notions sommaires des styles. Grâce à une abondante documentation graphique, qui complète heureusement une exposition claire et attrayante, le guide du sculpteur rendra de grands services à tous les artisans de l'importante industrie de l'ébénisterie.

RETINGER (J.-H.). — *Le conte fantastique*.

Un vol. in-16 de 148 pages. Paris, 1909, Grasset. Prix : 2 fr.

Nous n'avions pas jusqu'ici de travail d'ensemble sur le fantastique dans la littérature ; c'était pourtant un sujet d'étude bien intéressant, capable de séduire un esprit curieux. M. Retinger nous promet cet ouvrage général, et nous donne en attendant quelques notes sur l'importance du conte fantastique dans le romantisme français. Après avoir rappelé les origines du conte fantastique, il nous présente les principaux maîtres de ce genre littéraire : Charles Nodier, Théophile Gautier, Mérimée, Gérard Nerval, Balzac, dont il analyse succinctement les principales œuvres. L'écrivain donne à tout cela une note fort originale qui, jointe à l'érudition du fond, fait de ce petit volume un travail agréable à lire et utile à consulter.

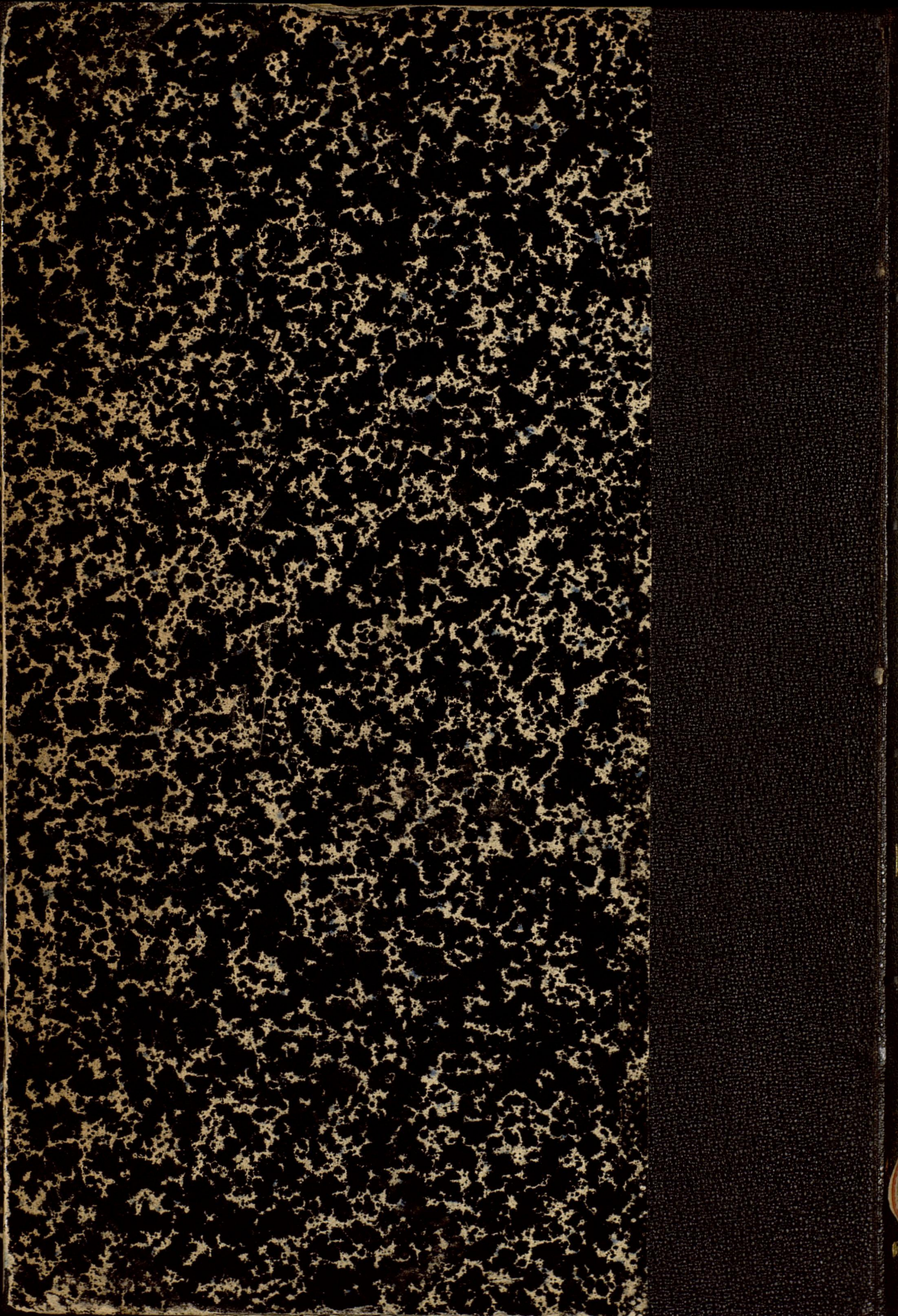
RETTÉ (Adolphe). — *Un séjour à Lourdes*.

Un vol. in-16 de 316 pages. Paris, 1909, Messein. Prix : 3 fr. 50.

Ramené à Dieu de la manière que l'on sait, M. Adolphe Retté a voulu témoigner à la sainte Vierge sa filiale reconnaissance : le moyen choisi par lui fut un pèlerinage à Lourdes, pèlerinage de pénitence accompli à pied, en humble croisé de Marie. Ce sont les 17 étapes de cette route de 454 kilomètres que l'auteur nous raconte en un style pittoresque, original, vibrant de confiance chrétienne en la Mère des douleurs. Puis vient une série de notes brèves, pleines de foi et d'enthousiasme, narrant deux mois de la vie d'un brancardier à la grotte miraculeuse. Il y a beaucoup à retenir de ce beau livre : tous ceux qui le liront en communion d'esprit avec l'auteur y puiseront une réconfortante moisson de résolutions viriles, un renouveau d'ardeur pour le service de Dieu, un saint enthousiasme pour l'âme et pour le cœur.

SERRE (Joseph). — *M. Loisy et la clé de sa méthode*. In-8° de 48 pages. Lyon, 1909, Vitte. Prix : 0 fr. 50.

En présence des ravages du modernisme, il était indispensable qu'une réfutation en fût présentée, assez succincte à la fois et assez complète pour constituer une œuvre de vulgarisation à la portée du plus grand nombre. M. Joseph Serre, dont on connaît les nombreux travaux apologétiques, vient de nous donner cette arme utile ; en quelques pages serrées, il démolit l'œuvre entière de Loisy, il réfute ses erreurs, il fait la lumière pleine sur les méthodes de la critique rationaliste moderne. Nous ne pouvons assez recommander cette brochure, synthèse de savants volumes sur une question d'actualité saisissante.



Règles d'utilisation de copies numériques d'œuvres littéraires mises à disposition par les Archives & Bibliothèques de l'ULB

L'usage des copies numériques d'œuvres littéraires, ci-après dénommées « copies numériques », mises à disposition par les Archives & Bibliothèques de l'Université libre de Bruxelles, ci-après A&B, implique un certain nombre de règles de bonne conduite, précisées ici. Celles-ci sont reproduites sur la dernière page de chaque copie numérique mise en ligne par les A&B. Elles s'articulent selon les trois axes : protection, utilisation et reproduction.

Protection

1. Droits d'auteur

La première page de chaque copie numérique indique les droits d'auteur d'application sur l'œuvre littéraire.

2. Responsabilité

Malgré les efforts consentis pour garantir les meilleures qualité et accessibilité des copies numériques, certaines déficiences peuvent y subsister – telles, mais non limitées à, des incomplétudes, des erreurs dans les fichiers, un défaut empêchant l'accès au document, etc. -. Les A&B déclinent toute responsabilité concernant les dommages, coûts et dépenses, y compris des honoraires légaux, entraînés par l'accès et/ou l'utilisation des copies numériques. De plus, les A&B ne pourront être mises en cause dans l'exploitation subséquente des copies numériques ; et la dénomination des 'Archives & Bibliothèques de l'ULB' et de l'ULB, ne pourra être ni utilisée, ni ternie, au prétexte d'utiliser des copies numériques mises à disposition par eux.

3. Localisation

Chaque copie numérique dispose d'un URL (uniform resource locator) stable de la forme <http://digistore.bib.ulb.ac.be/annee/nom_du_fichier.pdf> qui permet d'accéder au document ; l'adresse physique ou logique des fichiers étant elle sujette à modifications sans préavis. Les A&B encouragent les utilisateurs à utiliser cet URL lorsqu'ils souhaitent faire référence à une copie numérique.

Utilisation

4. Gratuité

Les A&B mettent gratuitement à la disposition du public les copies numériques d'œuvres littéraires numérisées par elles : aucune rémunération ne peut être réclamée par des tiers ni pour leur consultation, ni au prétexte du droit d'auteur.

5. Buts poursuivis

Les copies numériques peuvent être utilisées à des fins de recherche, d'enseignement ou à usage privé. Quiconque souhaitant utiliser les copies numériques à d'autres fins et/ou les distribuer contre rémunération est tenu d'en demander l'autorisation aux Archives & Bibliothèques de l'ULB, en joignant à sa requête, l'auteur, le titre, et l'éditeur du (ou des) document(s) concerné(s). Demande à adresser au Directeur de la Bibliothèque électronique et Collections Spéciales, Archives & Bibliothèques CP 180, Université Libre de Bruxelles, Avenue Franklin Roosevelt 50, B-1050 Bruxelles. Courriel : bibdir@ulb.ac.be.

6. Citation

Pour toutes les utilisations autorisées, l'utilisateur s'engage à citer dans son travail, les documents utilisés, par la mention « Université Libre de Bruxelles – Archives & Bibliothèques » accompagnée des précisions indispensables à l'identification des documents (auteur, titre, date et lieu d'édition).

7. Liens profonds

Les liens profonds, donnant directement accès à une copie numérique particulière, sont autorisés si les conditions suivantes sont respectées :

- a) les sites pointant vers ces documents doivent clairement informer leurs utilisateurs qu'ils y ont accès via le site web des Archives & Bibliothèques de l'ULB ;
- b) l'utilisateur, cliquant un de ces liens profonds, devra voir le document s'ouvrir dans une nouvelle fenêtre ; cette action pourra être accompagnée de l'avertissement 'Vous accédez à un document du site web des Archives & Bibliothèques de l'ULB'.

Reproduction

8. Sous format électronique

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans ce règlement le téléchargement, la copie et le stockage des copies numériques sont permis ; à l'exception du dépôt dans une autre *base de données*, qui est interdit.

9. Sur support papier

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans ce règlement les fac-similés exacts, les impressions et les photocopies, ainsi que le copié/collé (lorsque le document est au format texte) sont permis.

10. Références

Quel que soit le support de reproduction, la suppression des références à l'ULB et aux Archives & Bibliothèques de l'ULB dans les copies numériques est interdite.